

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

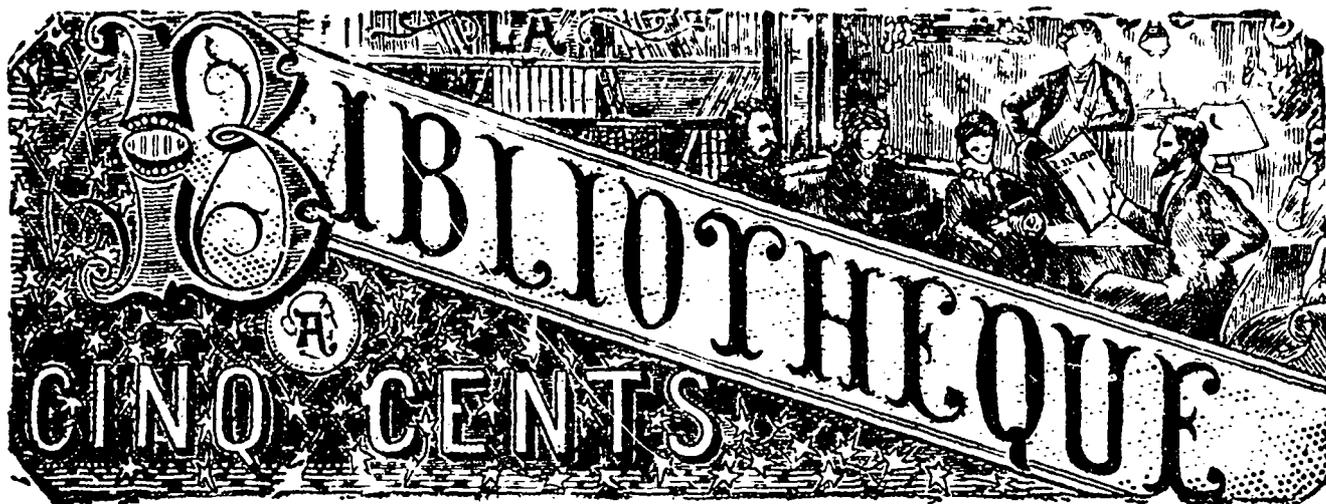
Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Pagination continue.



Publiée par Poirier, Beausette & Cie, 68, rue St-Jacques.

Vol. VI

{ PAR AN }  
\$2.50

MONTREAL, 7 FÉVRIER 1889

{ UN NUMERO }  
5 CENTS

No. 18

# LE PATRE DU BOCAGE

DEUXIÈME SÉRIE DE "L'ENFANT TROUVÉ."



Bénédict ne put s'empêcher de frémir. Il eut le courage d'appuyer le doigt sur les majuscules infâmes. (Page 415).

# LE PATRE DU BOCAGE

DEUXIÈME SÉRIE DE "L'ENFANT TROUVÉ."

## I

Cet homme avait un aspect repoussant. Il était grand, difforme, déguenillé. Son visage portait les stigmates de l'ivrognerie ; il était couvert de maculations sanguines. Ses yeux noirs, presque invisibles, tant ils étaient petits, projetaient la lueur sinistre des plus mauvais instincts. Sa bouche vaste, oblique, grimaçante, était hideuse : elle étalait de longues dents jaunies, alternées de trous noirs. Il avait la poitrine large et rugueuse, les jambes grêles et démesurées comme des pattes de fauchoux, des pieds aplatis et des mains de diable aux doigts crochus. Quand à son accoutrement, il se composait d'un tricorne de feutre, rougeâtre, défoncé, presque informe ; d'une veste de velours, usée, déchirée, rapiécée, couverte de taches immondes ; d'une culotte de drap en lambeaux, de bas tronés et de souliers dont les empeignes et les semelles se séparaient violemment. En un mot, tout décelait en lui la misère et la dépravation. Il paraissait avoir quarante-cinq ans. Peut-être était-il moins âgé.

A sa vue, Blanche ne put retenir un mouvement d'effroi. L'équivoque personnage s'aperçut qu'elle avait tressailli. Il sourit affreusement.

— Oh ! ne vous inquiétez pas, ma petite demoiselle, dit-il. Je ne suis point méchant. Je demande, à l'occasion, l'aumône sur mon chemin ; mais, vrai, je ne cherche noise à personne... Je suis un honnête homme, moi, voyez-vous.

Tout en s'exprimant ainsi, il glissait autour de lui un regard furtif et investigateur, comme pour chercher à savoir s'il y avait du monde dans cette partie du bois. Puis il adressait un coup d'œil malveillant à Pollux, qui le lui rendait avec usure en grognant toujours.

Mademoiselle de Flavigny maîtrisa sa frayeur et se montra calme. Elle prit tranquillement dans sa bourse une piécette d'argent qu'elle jeta sans affection à l'inconnu. Celui-ci la laissa tomber à terre et ne daigna pas la ramasser. Il avait vu briller de l'or dans la bourse entrouverte. Sa physionomie s'était animée d'un lugubre éclair de convoitise.

— Merci bien, ma petite demoiselle, dit-il d'un air sournois. Je ne vous le cache point, j'aurais préféré la bourse entière : elle est très-gentille et paraît joliment garnie. Ce serait là pour moi un bien bon souvenir de vous. Est-ce que ça vous contrariait de me la donner ?

Blanche eut un élan de courage. Elle se leva résolument.

Vous ne l'aurez pas, dit-elle d'un ton ferme. Ce que j'accorderais de grand cœur à un malheureux, je le refuse tout net à un coquin.

— Un coquin, moi ! Oh ! comme vous me calomniez ! Vrai, je n'ai sur la conscience aucune méchante action. Ma vie est un modèle de probité. C'est que je suis un honnête homme, moi, voyez-vous !

Il accompagna ces mots d'un pas en avant et d'un geste brusque qui redressa à la hauteur de son épaule le bâton qu'il tenait à main. Pollux, furieux, aboya. Castor bondit ; en une minute, il fut à côté de son compagnon. Les deux chiens, le po. hérissé, l'œil en feu, n'attendaient qu'un mouvement de leur adversaire pour se ruer sur lui.

— Les braves bêtes ! dit Blanche qui retrouva sa gaieté moqueuse en se voyant si énergiquement protégée. Je ne vous conseille pas de les brutaliser par mégarde, homme vertueux ! car elles vous étranglèrent sans pitié, en dépit de votre probité.

— Ah ça ! vous faites donc partie du troupeau, ma petite demoiselle, pour que les chiens de berger vous défendent ainsi ? demanda le sinistre étranger, hésitant et réfléchi.

— Précisément. Je suis une brebis égarée, répondit Blanche avec un sourire railleur.

— Mais où donc est le pâtre ? Je ne l'aperçois point.

— Oh ! il n'est pas loin ; et, tenez, je vous préviers que c'est un gaillard très-robuste, un peu irascible. Si survenait, peut-être n'aurait-il pas pour votre respectable personne tous les égards que vous méritez. Passez votre chemin, croyez-moi. Vous ferez sagement.

— Peuh ! je vois bien ce que c'est. Vous êtes du château d'Apremont, et vous avez chassé aujourd'hui. Votre cheval se sera emporté, vous aura jeté bas. Vous avez sans doute envoyé l'homme aux moutons avertir votre famille pour qu'on vienne vous chercher. En attendant, vous restez seule sous la garde de ces deux chiens qui vous connaissent apparemment. Voilà !... C'est égal, reprit-il en fronçant ses épais sourcils jaunes, ça me ferait un sensible plaisir si vous me donniez votre bourse : elle est si mignonne et elle me plaît tant ! De bonne volonté, consentez-vous ?

— Encore une fois, non ! répondit sèchement mademoiselle de Flavigny.

— Alors, mille diables !... commença le misérable d'un ton sourd et violent.

Il s'interrompit tout à coup et se mit à écouter attentivement. Il venait de percevoir un bruit si léger qu'il fallait un nerf auditif bien délicat pour en être impressionné. Après quelques secondes de silence et d'immobilité, il reconnut le pas d'un homme qui approchait. Alors il grimaça un sourire contraint, et reprit d'une voix qui essayait de plaisanter :

— Eh bien ! milles diables ! je me contenterai d'un petit écu.

Il ramassa la pièce d'argent, la fit disparaître dans une poche de sa veste et murmura :

— Baste ! c'est toujours ça !... D'ailleurs, ce n'est point pour mendier un peu brusquement que je suis revenu au pays. J'ai sans doute mieux à faire, si la chance me seconde. J'ai à faire une fortune loyalement, vertueusement !... Donc, de la prudence et de la tenue, mon mignon.

Il acheva de se donner une allure pacifique, remercia la jeune fille pour l'aumône qu'il avait reçue d'elle, et lui demanda si la ferme qu'on entrevoyait au loin était bien celle de la Bénardière.

— Je suis du pays, ajouta-t-il sans attendre une réponse. Il y a vingt ans que je l'ai quitté. Je me suis rendu à Paris dans l'espoir de gagner quelques sous. Ah ! ouiche ! ça fait pitié ! Me voici dix fois plus pauvre et plus déguenillé que je n'étais en partant. Il y a pourtant un tas de niais... comme moi... qui croient que la capitale est une mine d'or où l'on a qu'à piocher pour s'enrichir. Quelle bêtise ! On pioche, bon ! et on ramasse, quoi ! des cailloux, c'est plus sûr. Si bien qu'un jour je me suis dit : Roch Duhoux, mon ami, mieux vaut encore travailler là-bas, au pays ; et je me suis mis en route. Je m'en vais donc de ce pas demander de l'ouvrage chez les Caseaux, les fermiers de la Bénardière. Là-dessus, ma jolie demoiselle, je vous souhaite bien le bonjour et je continue mon chemin.

Il s'éloigna en effet, mais il se retourna, remarquant qu'il était suivi par les deux chiens, dont le grognement n'avait pas cessé.

— Ah ça ! mes drôles, leur dit-il moitié colère, moitié patelin, qu'est-ce que vous avez contre moi ? Pourquoi me flairer de si près ? Est-ce que vous me prenez pour un loup, par hasard ? Allons, la paix, mille diables ! la paix ! car je suis un honnête homme, moi, voyez-vous !

Cette allocution, loin de fléchir l'hostilité de Castor et de Pollux, ne fit que la redoubler. Craignant d'être mordu, Roch Duhoux, — car c'était bien lui, l'ancien jardinier du chevalier de Morsanges et l'assassin de Sylvia, — Roch Duhoux voulut intimider les chiens en les menaçant de son bâton qui décrivit un terrible moulinet devant eux. Mais ceux-ci, avec un superbe mépris du danger, s'élançaient déjà sur lui, quand un cri soudain les arrêta. Ils abandonnèrent le vagabond et

coururent joyeusement vers celui qui les appelait. Duhoux, ainsi dégagé, reprit sa marche dans la direction de la Bénardière. Il allait vite, et comme s'il avait encore sur ses talons la dent menaçante de Castor et de Pollux.

Blanche reconnut l'homme qui intervenait et que les chiens caressaient en bondissant le petit vieillard qui avait si rudement interpellé Gaétan d'Apremont, au moment où le marquis était seul avec elle dans le carrefour de la forêt et devenait insolent. La vue de ce vieillard lui causa à la fois une sensation de honte virginale et de véritable plaisir. Elle le salua la première en lui disant :

—Vous arrivez fort à propos, monsieur, car vous me débarrassez d'un vilain homme qui paraissait en vouloir à ma bourse et commençait à me faire peur.

Le vieillard fit cesser les affectueuses gambades des chiens. Il souleva son chapeau et s'inclina devant mademoiselle de Flavigny.

J'ai de la chance aujourd'hui, mademoiselle, répondit-il, et ma promenade n'est pas sans utilité. C'est la seconde fois, en effet, que j'ai l'avantage de vous rencontrer aujourd'hui. Je m'en félicite bien sincèrement.

—Moi, monsieur, je vous remercie du double service que vous m'avez rendu. Veuillez, je vous prie, m'apprendre à qui je dois désormais un souvenir de reconnaissance et d'amitié.

—D'abord au hasard, repartit l'interlocuteur en souriant au hasard qui, à mon insu, m'a conduit vers vous ; puis à un pauvre bonhomme qu'on appelle le solitaire de la Gorge-aux-Loups c'est aussi le sorcier, quoique assurément je ne mérite ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

—Ah ! vous êtes monsieur Mathieu ! Oh ! alors je vous connais... de réputation. Hier, Bénédicte, le père, a parlé de vous au château d'Apremont. Il s'est exprimé en de termes qui prouvent qu'il vous rime et vous estime beaucoup.

—Cela ne m'étonne pas, mademoiselle ; il est mon élève et mon ami. C'est une belle intelligence et surtout un bon cœur. Mais où donc est-il ? je ne le vois pas.

Blanche raconta son accident et dit qu'elle avait envoyé le père chercher du secours. Puis elle se nomma et déclara gracieusement qu'elle serait heureuse si elle pouvait jamais être agréable à Bénédicte et à M. Mathieu.

—A mon tour, je vous remercie, mademoiselle. Je n'ai pas besoin d'être doué du sens de la divination pour être sûr que vous avez l'âme généreuse. Il suffit de vous regarder et de lire dans votre physionomie la franchise et la bonté.

—On lit cela dans ma physionomie ? demanda la jeune fille d'un air charmé.

—Comme si c'était un livre ouvert.

—Vous me faites plaisir... Êtes-vous sincère, monsieur ?

—Très-sincère. J'ajoute que vous devez avoir l'esprit naturellement gai et même légèrement railleur. Est-ce vrai ?

—Oh ! c'est la vérité. On s'en vante quelquefois. Il faudra que je me corrige. Ce sera difficile, je crois, car le pli est déjà fortement pris.

—Vous plaisantez, c'est bon signe, dit le vieillard. Votre chute de cheval n'aura, je présume, aucune suite grave. C'est à merveille !

—Je me sens même assez bien maintenant. Il me serait facile de marcher ; mais il convient que j'attende ici le retour de Bénédicte.

M. Mathieu voulut s'éloigner ; mademoiselle de Flavigny le retint.

—Est-ce que vous n'êtes pas venu pour voir le père ? lui demanda-t-elle.

—Si fait. Je vais l'attendre là-bas près du troupeau.

—Pourquoi pas ici ? Refusez-vous de me faire société ?

—Non. Je tâche seulement de n'être pas importun.

—Oh ! restez, je vous prie ; votre présence me rassure. En votre compagnie, le temps me paraîtra moins long.

Il y avait une grâce si séduisante dans l'attitude et la parole de Blanche que le vieillard en fut tout à fait subjugué.

Après avoir caressé Castor et Pollux, et expliqué à made-

moiselle de Flavigny que s'ils portaient de si beaux noms mythologiques, c'est que lui-même les avait baptisés. M. Mathieu les renvoya garder les moutons. Puis il jeta sur l'herbe son bâton ainsi que deux livres qu'il tenait à la main, et s'assit en face de la jeune fille qui lui sourit.

—A la bonne heure ! dit-elle gaiement. Voilà qui est fort aimable, monsieur le sorcier. A présent, causons.

Elle reprit avec un semblant d'effroi :

—Oh ! mais d'abord je vous préviens que je ne désire pas du tout connaître l'avenir. S'il doit être triste, j'aime mieux ne pas m'en affliger d'avance. S'il doit être heureux, au contraire, je préfère en avoir l'agréable surprise au fur et à mesure qu'il se déroulera. D'ailleurs je vous en voudrais si vous alliez me prédire que j'épouserai un jour ce vilain marquis Gaétan d'Apremont, que vous avez stigmatisé avec tant d'énergie et que je déteste si cordialement.

—Ah ! cet homme est le marquis Gaétan d'Apremont ? dit le solitaire de la Gorge-aux-Loups devenu pensif.

Puis il murmura :

—Alors, je me suis trompé. Ce n'est pas celui que je hais, moi ! Mais la ressemblance est étrange !

Mademoiselle de Flavigny n'entendit point cet aparté.

—Est-ce que vous ne connaissiez pas le marquis ? demanda-t-elle.

—Non, répondit M. Mathieu. Aujourd'hui j'ai appris à le connaître physiquement et moralement. Je l'ai regardé deux minutes, cela m'a suffi pour le voir jusque dans le fond de l'âme. Cet homme est capable des actions les plus odieuses. C'est un démon.

—Ses maléfices me sont connus, et je serai sur mes gardes désormais.

Il y eut un silence pendant lequel Blanche, qui avait retrouvé la libre allure des ses mouvements, ramassa sur l'herbe les deux livres que le vieillard y avait laissés tomber.

—Vous permettez ? dit-elle.

Et elle les ouvrit l'un après l'autre.

C'étaient les *mondes de Fontenelle et la Grandeur des Romains de Montesquieu*. Elle les feuilleta un instant, en lut quelques lignes, et reprit :

—J'ai entendu parler de ces livres par mon oncle et mon tuteur, le comte de Flavigny. Il parut les tenir en grande estime. Ce sont, dit-il, des ouvrages savants, mais point ennuyeux. Est ce votre avis, monsieur ?

—Parfaitement, et c'est pourquoi je les apporte à mon cher élève, Bénédicte.

—Ainsi le digne garçon est assez avancé en science et en histoire pour bien comprendre les idées de Fontenelle et de Montesquieu ? C'est vraiment extraordinaire.

—Sans doute. Il est doué d'une merveilleuse facilité pour s'instruire, et il a su promptement mettre à profit les moyens d'étudier qui lui sont venus par hasard. Peut-être se cache-t-il ici-bas beaucoup d'aptitudes intellectuelles que développerait une circonstance heureuse, et qui restent inertes faute d'un mobile fortuit qui leur imprime le mouvement.

—Cette pensée me semble juste. Vous avez pour Bénédicte une occasion favorable, une occasion imprévue sans laquelle il serait aujourd'hui tout aussi ignorant que ceux qui l'entourent... Mais enfin, reprit la jeune fille, à quoi pourra lui servir ce qu'il sait, grâce à vous, sinon à lui faire tôt ou tard sentir douloureusement l'humilité de sa condition ?

—S'il en souffre jamais, répliqua le vieillard, croyez bien qu'il en sortira ; et quoique, dans le temps où nous vivons, il soit bien difficile à un homme qui n'a que du talent et du cœur de parvenir aux positions élevées, il saura bien se faire une existence selon son courage et son mérite... A vrai dire, rien n'annonce en lui l'ambition. Il ne cesse pas d'être modeste, il se contente d'apprendre et de savoir. Il aime l'étude sans arrière-pensée et sans calcul.

—Eh bien ! il m'intéresse vivement, ce garçon-là ! s'écria Blanche avec enthousiasme. Il faut que nous l'aïdions à sortir de l'obscurité. Il faut que nous le poussions vers la lumière. Avez-vous quelque influence, vous, monsieur ?

M. Mathieu hochait la tête en souriant.

— Vous oubliez qui je suis, mademoiselle... un solitaire et un sorcier. De nos jours, on ne croit plus guère aux sorciers, et on n'a pas grande considération pour les solitaires.

— Bah ! j'ai du crédit, moi ! Ma famille a des amis en haut lieu. Je mettrai tout en œuvre pour être utile à Bénédicte, et je ferai merveille, je vous en réponds.

— Je le souhaite, et aussi je le crains, car, s'il quittait le pays, je le perdrais, et il est ma plus vive amitié en ce monde, le cher enfant !

Un nuage de tristesse assombrit les yeux du vieillard.

— Qu'à cela ne tienne, reprit sympathiquement mademoiselle de Flavigny. Nous vous trouverons quelque place dans l'endroit où lui-même sera occupé. De la sorte, vous ne vous quitterez pas.

— Je suis trop vieux, mademoiselle, pour me soumettre à une dépendance. Je préfère rester dans ma solitude de la Gorge-aux-Loups, où je suis venu pour vivre en paix mes derniers jours, et mourir.

— Vous êtes donc seul, sans famille ? Vous n'avez donc pas une fille, un fils ?

À cette simple question, M. Mathieu tressaillit. Il devint pâle, une larme mouilla son regard.

— J'ai eu une fille, dit-il en roidissant sa voix pour lui donner un peu de fermeté. Elle est morte... morte folle... à seize ans !... Hélas ! c'est mon plus navrant souvenir !

Puis il resta immobile, silencieux, le visage caché dans ses deux mains. Blanche demeura interdite un moment.

— Je regrette, monsieur, d'avoir touché par mégarde à cette douleur de votre passé, dit-elle bientôt d'une voix émue et suppliante. Je vous en demande pardon.

Elle se leva, et, s'approchant du vieillard, elle lui présenta sa main et une grâce pleine de contrition.

M. Mathieu redressa la tête, il prit dans ses deux mains celle qui s'offrait à lui, et murmura en soupirant :

— Vous êtes un ange, vous, mademoiselle !

— Oh ! repartit la jeune fille, si je suis un ange, c'est que le bon Dieu a bien de l'indulgence pour tous mes défauts.

Elle achevait à peine, lorsque survint Bénédicte. Il était arrivé trop tard sur la lisière du bois, dans la direction du château. Mais il avait rencontré un piqueur en train de rassembler quelques chiens ; il l'avait chargé de prévenir au plus vite la marquise d'Apremont que mademoiselle de Flavigny avait fait une chute de cheval et attendait qu'on vint la chercher en voiture à la ferme de la Bénardière.

— J'ai cru devoir donner cette indication, poursuivit le père, parce que je me suis aperçu qu'un orage se forme dans le ciel. Il se peut qu'il éclate bientôt, et il est urgent de vous mettre à l'abri. Pour cela, j'ai compté sur M. Mathieu, que je savais devoir trouver ici. Si vous le permettez, mademoiselle, nous allons faire promptement un lit de branchage, vous y prendrez place, et nous vous transporterons ainsi à la ferme que vous voyez là-bas.

— Je me sens forte maintenant, répondit Blanche. Je puis marcher jusque-là.

— Alors allons-nous, dit le vieillard qui regardait atteintement les horizons. Dans une demi-heure, au plus tard, il va se déchaîner une tempête.

— Eh bien ! prêtez-moi votre assistance, monsieur le sorcier, et en route pour la Bénardière !

Quelques minutes après, une petite caravane traversait l'herbage sous les rayons empourprés d'un soleil couchant qu'assiegeait un énorme nuage noir. Cette caravane offrait un aspect original. L'élégante mademoiselle de Flavigny s'avancait en s'appuyant sur le bras du rustique M. Mathieu ; puis venait Bénédicte, le père virgilien, poussant devant lui son grand troupeau dont les clochettes tintaient mélancoliquement ; à ses côtés se tenaient Castor et Pollux, surveillant avec sévérité l'allure un peu capricieuse des moutons qui se hâtaient vers la bergerie.

Six heures sonnaient au clocher du village voisin.

## II

Le Bocage, avant la première Révolution, était un pays dont les domaines seigneuriaux se divisaient en un grand nombre de petites métairies. On y trouvait peu d'exploitations agricoles d'une certaine importance. La ferme de la Bénardière était une des rares propriétés d'assez vaste étendue dirigées par un seul fermier. Un aïeul de la marquise d'Apremont avait ainsi aménagé cette terre ; et, quand la marquise en avait hérité du chef paternel, elle n'avait rien voulu changer à ce que son ancêtre avait établi, à ce que son père avait respecté.

Depuis trente ans, les Gazeaux étaient les fermiers de la Bénardière. Mais ils avaient pris le fermage à des conditions onéreuses, aussi avaient-ils toujours eu quelque peine à remplir leurs engagements. C'étaient d'ailleurs d'excellentes âmes, bien douces au pauvre monde, ne laissant jamais sans le secourir un malheureux s'arrêter au seuil de leur habitation. On sait que Bénédicte avait été ramassé par eux sur un chemin et qu'ils s'étaient imposé le devoir de l'élever. Ils avaient également pris à leur charge un nouveau venu qu'une épidémie avait subitement fait orphelin, et se réjouissait dans leur cœur de compter ainsi trois enfants, car ils avaient une fille, un joli brin de fille de seize ans, rose et mignonne comme une fleur de bruyère, vive et charmante comme une bergeronnette des prés.

À l'heure où Roch Duhoux rencontrait mademoiselle de Flavigny sur la lisière du bois, le père et la mère Cazeaux, leur fille Justine, qu'on appelait aussi Muguette, et leur neveu Justin, surnommé Coquelicot, travaillaient dans la cour de la ferme, une grande cour carrée qu'entouraient de rustiques bâtiments couverts de chaume, et qu'ombrageaient plusieurs quiconces d'ormes et de châtaigniers. Le père Cazeaux rajustait un manche de charrue, la mère Cazeaux s'occupait à traire une belle vache rousse, tandis que Coquelicot, une fourche à la main chargeait un tombereau de fumier, et que Muguette filait une quenouille, tout en fredonnant d'une voix cristalline une chansonnette du pays. Un rayon de soleil oblique égayait ce petit tableau qu'eût aimé Claude Lorrain.

Muguette se tut. Coquelicot, qui semblait marquer la mesure de la chanson, tant il mettait de régularité dans le maniement de la fourche, s'arrêta soudain comme un si ressort venait de se casser en lui. Il regarda la jeune paysanne qui lui sourit, et il se mit à rougir jusqu'au bout des oreilles, habitude candide dont il n'avait jamais pu se défaire, et qui lui avait valu son sobriquet. Le père Cazeaux, lui aussi, lâcha la besogne. Il se prit à considérer son enfant d'un air attendri.

— C'est gentil ce que tu roucoulais là, fillette, dit-il. Continue ou recommence, ça nous fera plaisir : n'est-ce pas Justin ? Le jeune gars devint pourpre. Son grand œil gris, à fleur tête, étincela.

— Oh ! moi, répondit-il avec explosion, je trouve que ma cousine vous a une voix... mais une voix ! Si j'étais rossignol, je serais jaloux, quoi ? Allons, chante Muguette ! chante encore, mignonne ! je remplirai plus vite mon tombereau.

— Là ! là ! cher neveu, dit la mère Cazeaux avec une légère expression de malice, ne te monte pas la tête ! Sois plus calme, petit, et surtout ne te mets pas les jupes en feu comme ça : tu risques d'incendier la ferme, malheureux !

Pour le coup, Coquelicot devint cramoisi.

— Ce n'est pas ma faute, à moi, si je rougis pour rien, soupira-t-il. Ce n'est pas ma faute non plus, si c'est mon bonheur d'entendre ma cousine gazouiller. On n'est pas maître de son plaisir, et on aime ce qu'on aime, voilà !

La fermière pressa une dernière fois le pis de la vache, puis redressa sa taille courte et rondelette. Un reflet de bonté animait son visage sillonné de rides que le souci avait creusées plus encore que le temps.

— Bon ! dit-elle, ne vas-tu pas te fâcher pour une plaisanterie, mon petit Coquelicot ? J'ai voulu rire un brin, et c'est

tout. Maintenant roucoule, ma Justine, roucoule tant que tu voudras, puisqu'il faut des chansons à ton père et à ton cousin pour leur donner du cœur au travail.

— Dame ! répliqua le fermier avec une bonhomie mélancolique, la vie n'est pas si gaie tous les jours. Il ne faut point dédaigner ce qui peut, de temps en temps, faire oublier qu'on n'est pas souvent heureux.

— Tu as raison, mon homme. La voix de la jeunesse, quand elle est douce et pure, c'est comme une consolation et un encouragement. Vite ton plus gentil refrain, ma fille ! Nous t'écoutons.

Muguette se mit en devoir d'obéir. Son père reprit en mains le manche déjeté de la charrue. Coquelicot enfonça joyeusement sa fourche dans le tas de fumier, La fermière appuya son coude sur le dos de la vache pour se reposer un instant.

Tout à coup un étranger se montra à l'entrée de la cour : c'était Roch Duhoux. Le père Cazeaux fut le premier à l'apercevoir.

— Ah ! un pauvre ! dit-il. Justine, coupe-lui une tranche de pain, un morceau de lard, et ajoute une piécette. Dépêche, enfant ; tu chantes après.

Mais Duhoux ne laissa pas le temps à Muguette d'exécuter l'ordre de son père. D'un ge te il la retint.

— Je ne suis pas un mendiant, répliqua-t-il en s'avancant dans la cour. Est-ce qu'on ne me reconnaît pas ?

Le fermier l'envisagea une minute, secoua la tête et répondit :

— Non.

— Tiens ! il paraît que je suis diablement changé ! reprit l'interlocuteur. Après ça, rien d'étonnant. Il y a plus d'une vingtaine d'années que j'ai quitté le pays. Depuis lors j'ai pas mal roulé ma bosse, à vrai dire, mais plus souvent sur les cailloux et les orties que sur la mousse et le velours, ce qui fait que je suis sans doute un peu détérioré. Baste ! on n'a pas toujours vingt ans et on ne garde point toute sa vie les apparences d'un jeune homme, surtout quand on n'a pas eu de chance et qu'on n'a jamais été assez riche pour se conserver dans de la ouate et du coton. Mais qu'importe une mine plus ou moins reconnaissable ! Je n'ai en aucun temps passé pour un joli garçon. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je suis Roch Duhoux, pour vous servir. J'ai eu la fantaisie de venir respirer l'air natal, et me voici. Je vous demande de me recevoir et de m'occuper dans votre ferme jusqu'à ce que je trouve à me caser ailleurs, si vous n'avez pas besoin de moi ? Soyez tranquille, je ne veux ni vous importuner ni vous être à charge, car je suis un honnête homme, moi, voyez-vous !

Malgré cette protestation, le père Cazeaux restait embarrassé. Lui, si cordial, si généreux, il hésitait évidemment à accueillir le nouveau venu, dont l'extérieur, on le sait, n'était guère de nature à inspirer la confiance et l'intérêt.

— Ah ! vous êtes Roch Duhoux ! dit-il d'un ton froid. Vous avez bien fait de vous nommer, je ne vous aurais point reconnu. Après vingt ans, c'est tout simple, d'autant que nous n'avons jamais plus ouï parler de vous dans le canton. Quant à la demande de vous recevoir et de vous occuper, je vous répondrai que nous n'avons nul besoin d'un serviteur, notre monde est au complet pour les travaux de l'automne. Cependant, s'il vous convient de vous reposer quelques jours chez moi, je ne m'y oppose point. Mathurin Cazeaux ne refuse à personne l'hospitalité.

L'invitation n'était pas engageante. Néanmoins Duhoux l'accepta.

— Merci, dit-il, c'est tout ce qu'il me faut. Cela me donnera le temps de chercher une place dans quelque métairie ou dans quelque château des environs.

Tout en parlant, il dardait autour de lui des regards furtifs et curieux.

— Ah ! voilà madame Cazeaux ! reprit-il en allant droit à la fermière. Je vous félicite, maman Cazeaux : toujours

fraîche et bien portante. On croirait que vous n'avez pas vieilli. Ce n'est pas comme moi. Allons, tant mieux !

Puis, désignant de la main Muguette et Coquelicot :

— Vos enfants, sans doute ? poursuivit-il. Deux bonnes pousses, tndieu ! doux gentils rejetons ! Ça fait honneur à la greffe, vrai !... Est-ce toute votre famille, mère Cazeaux ?

— A peu près, répondit laconiquement la fermière, à qui la physionomie, les allures et les guenilles de Roch Duhoux déplaçaient au dernier point.

— J'entends, vous avez encore un petit, le dernier, le Benjamin. Parfait ! Je le ferai sauter sur mes genoux. J'ai un cœur de papa moi ! J'aime les mioches à la folie.

— Ce mioche-là, répliqua Coquelicot sans beaucoup rougir cette fois, vous lancerait on l'air comme une branche sèche et vous recevrait à bras tendus sans broncher.

— Peste ! alors c'est l'aîné ?

— Oui-da ! et un beau gars, je vous en réponds, quoiqu'il n'ait guère plus de vingt ans.

Duhoux écarquilla ses petits yeux, ce qui permit d'en entrevoir la fauve lueur.

— Vingt ans ? dit-il en appuyant sur chaque mot. Mais il y a vingt ans, si je me souviens bien, mes braves hôtes n'avaient point de fils.

— Aussi Bénédicte est-il adoptif... comme moi, parbleu ! avec cette différence pourtant que je suis le neveu, tandis que lui, c'est...

— J'entends, c'est un enfant trouvé.

Cette expression résonna mal à l'oreille des habitants de la Bénardière. Depuis longtemps on ne s'en servait plus devant eux ; leur cœur en était déshabitué. Ils se sentirent froissés dans la susceptibilité de leur vive tendresse pour Bénédicte. Coquelicot, surtout, s'irrita d'autant plus qu'il avait, sans le vouloir, provoqué le mot brutal. Naturellement, à peine l'avait-il entendu qu'une sorte d'aurore boréale s'étendit sur ses joues et sur son front.

— Eh bien ! après ? s'écria-t-il irrité. Qu'est-ce que ça vous fait ? Vous saurez que Bénédicte et moi nous sommes tous deux les enfants de la ferme. Il n'y a pas de différence entre nous dans l'amitié du père et de la mère Cazeaux. Ils nous aiment quasiment comme leur Justine, leur chère Muguette, leur vraie fille pourtant, celle-là ! Ainsi mêlez-vous de ce qui vous regarde et laissez-nous la paix. Je vous trouve un peu trop curieux pour un étranger.

Il s'était rapproché de sa cousine et se pencha vers elle.

— En voilà un vilain homme qui me déplaît ! lui dit-il tout haut.

— Et à moi donc ! répondit la jeune paysanne du même ton. Il me fait peur.

Duhoux n'entendit pas. Il était préoccupé.

— Bon ! se disait-il, je sais ce que je voulais savoir. Ça commence à merveille.

Il se composa une mine qui voulait sourire et qui grimaçait. Puis, s'adressant au fermier :

— Votre neveu a tort de se fâcher, dit-il. Je n'ai eu l'intention d'offenser personne. Si par hasard j'ai blessé quelqu'un, je lui en fais mes excuses, quoique je sois bien innocent. Voyons, qu'on me pardonne et soyons amis.

Cette hypocrite composition toucha le fermier. Il prit et serra la longue main crochue que lui tendait Duhoux.

— Soit, répondit-il, on ne vous en veut point. Mais tenez-vous pour prévenu : on ne se plaît guère ici à entendre parler irrévérencieusement de Bénédicte. C'est un garçon si accompli ! Il est beau comme un gentilhomme, bon comme un saint, instruit comme un docteur. Enfin, ce serait mon propre fils, que je me sentirais ni plus heureux ni plus fier, tant j'ai d'estime et d'affection pour lui.

— I suffit, père Cazeaux. On aura pour ce jeune homme tous les égards dus à ses mérites. Qui sait même ?... peut-être trouverai-je le moyen de lui rendre service. Oh ! j'ai de l'imagination, et il me pousse parfois des idées qui valent de l'or.

— On ne le croirait guère à voir ses loques, grommela Coquelicot qui se retranchait de son hostilité.

—A faire un choix, repartit dédaigneusement Mugue te, je préférerais ses idées à son hideux costume. Chacun son goût.

Et les deux mutins se mirent à ricaner en braquant leurs yeux goguenards sur les haillons du sacripant. Celui-ci ne se déconcerta pas.

—Il ne faut point se fier aux apparences, déclama-t-il sentencieusement. L'habit ne fait pas le moine, et les spirituels ne sont pas les mieux vêtus. Enfin je m'entenps. Qui vivra verra. Pour le quart d'heure, j'ai soif, reprit-il, et de grand cœur je boirais bien un coup.

—Suivez-moi, dit la mère Cazeaux, qui se montra moins malveillante que sa fille et son neveu.

—Je trinquerai avec vous, ajouta le fermier satisfait de l'esprit conciliant et des bonnes intentions du nouveau venu.

Muguette et Coquelicot restèrent seuls dans la cour. Coquelicot alla s'asseoir sur le banc de pierre où Muguette était en train de filer.

—Dieu ! que c'est désagréable, dit-il, tous ces vagabonds qui viennent se faire héberger ici ! Ça vous dérange sans cérémonie et juste aux meilleurs moments.

—Ma foi ! reprit Justine, je commence à trouver que mon père et ma mère sont trop avenants pour ce méchant monde-là. Il faut de la charité, d'accord, mais non envers ces gens qui ont plutôt l'air des coquins que des malheureux.

—Voilà qui me semble juste mignonne. Quo veux-tu ? la coutume est prise à la ferme depuis tant d'années... Après tout, mieux vaut peut-être faire accueil à dix vauriens que risquer de repousser un pauvre brave homme bien méritant.

—Une pensée chrétienne, cousin. Tu as meilleur cœur que moi.

—Pour ça, non, cousine, car j'ai surpris cette pensée là dans tes yeux. Ils sont si doux, tes yeux bleus, et ils font tant de plaisir à voir !

—Allons, ne dis pas de bêtises, Coquelicot. Si je t'écoutais, je deviendrais ambitieuse et je prendrais de la vanité. Heureusement je ne t'écoute pas.

—Bah ! tu m'entends tout de même, pas vrai ?

—Je ne peux pourtant pas me boucher les oreilles, enjôleur !

Et Muguette se mit à rire joyeusement. Elle montra ainsi deux petites rangées de dents fines et blanches comme les fleurettes du muguet, particularité à laquelle elle devait sans doute son gracieux surnom.

Coquelicot, lui, ne déploya pas la même gaieté. Tout au contraire, il devint soucieux. Sur ses bonnes joues rubicondes s'étendit une légère pâleur.

—Eh bien ! qu'as-tu donc ? lui demanda Justine étonnée, même inquiète.

—Moi ? rien... presque rien.

—Mais encore ? Parle. Je veux savoir.

—J'ai... j'ai quasiment du chagrin, que je cache tant que je peux.

—Ah ! pauvre cousin ! conte-moi ça. Voyons.

—Pour sûr, Muguette, la mère Cazeaux n'est point contente quand je te fais des gentilles, des amabilités.

—Tu crois ?

—C'est clair comme le plein midi.

—Et à cause donc ?

—Ma tante est une crême de femme, en vérité. Pas moins, elle a des projets sur toi... et sur Bénédicte.

Il se fit un silence entre les deux enfants. Muguette laissa chômer la quenouille, et, toute songeuse, posa ses mains sur ses genoux. Coquelicot, qui essayait de refouler une larme, se montrait navré.

—Ce qui me peine le plus, reprit-il soudain, c'est que je trouve les projets de la mère Cazeaux pleins de sens et de raison. Elle pense comme doit penser une mère qui est prévoyante et une fermière qui s'y connaît.

—J'en conviens, murmura Justine.

—Qu'est-ce que je suis, moi, en comparaison de Bénédicte ?

Un rien du tout. Si le père Cazeaux retombait malade, et il n'est guère solide, le cher maître, qui serait en état de le remplacer ? Bénédicte, parbleu ! Il l'a déjà bien prouvé. C'est donc tout naturel que l'on ait l'idée d'en faire ton mari.

Je conçois ça, quoique ça m'attriste un peu.

—Tu soupire, Muguette... tu me regretterais donc s'il te fallait en épouser un autre, dis ?

—Dame ! je t'aime bien, Coquelicot.

—Et moi donc ! Je te mangerais, tant je t'aime. C'est égal, reprit avec tristesse le jeune gars, tu m'oublerais bien vite en ayant un pareil époux. Tu serais bientôt si jalouse et si fière d'être sa femme ! Ah ! ça se comprend, n'est-ce pas ?

—Oui, répondit naïvement la jeune paysanne.

—Parions que tu l'aimes plus que tu ne le crois pas ?

—Je crois l'aimé comme un frère, voilà tout, comme un frère aimé, bien grave, bien imposant, et qu'on respecte. Je ne suis point à l'aise avec lui, tandis qu'avec toi c'est différent, et je préfère ça.

—Mais lui, il est peut-être amoureux, et songe à t'épouser ?

—S'il en est ainsi, je n'en sais rien du tout. Il ne m'en a pas soufflé mot, et n'a guère l'apparence d'y songer. Il est toujours amical en me parlant, mais il a plus souvent les yeux dans les livres que sur moi, ce qui ne me séduit pas trop.

—Après ça, dit Coquelicot pensifs, il s'est sans doute aperçu que j'ai beaucoup d'amitié pour toi, et toi aussi pour moi, et il cache son penchant dans la crainte de nous tourmenter. Le brave garçon ! Ah ! si je savais ça !

—Qu'est-ce que ferais ?

—Tu me le demandes ?

—Oui, car je devine pas.

—Eh bien ! je dirais à Bénédicte : Bénédicte tu as de l'esprit, de la science, du talent comme pas un. Mais je te défie d'avoir plus de cœur que moi. Va, aime Muguette ! Moi, je renonce, je me sacrifie ! et je suis heureux de me sacrifier pour toi !

Le pauvre Coquelicot s'était levé. Il avait pris un air héroïque, et s'efforçait de contenir deux grosses larmes suspendues à la pointe de ses cils un peu roux.

—Tu ferais cela, cousin ? demanda Muguette avec une vive émotion.

—Aussi vrai que je le dis.

—Alors tu es encore meilleur que je ne croyais, et je t'en aime bien davantage. Mais, bah ! toutes ces choses ne sont que dans ta tête, reprit-elle en riant. Bénédicte n'a pas la moindre envie de me faire la cour et de me prendre pour femme. Une fille qui n'est pas une bête se connaît à ça, vois-tu. Ainsi console-toi, et ne te dépêche pas tant de te sacrifier.

—C'est égal, je suis prêt ! répliqua-t-il résolument.

Il s'essuya les yeux, mais ce fut moins pour obéir au conseil de Muguette que pour y voir plus clair. En regardant au hasard devant lui, il venait de remarquer, à travers l'ouverture de la porte charretière, un groupe bizarre qui cheminait dans la direction de la ferme. Il reconnut tout de suite Bénédicte poussant son troupeau. Mais il ne put deviner qui l'accompagnait.

—Voilà le père, dit-il.

—Eh ! oui, fit Muguette. Comme il rentre de bonne heure ! Il veut sans doute aller ce soir à la fête d'Apremont.

—Avec qui est-il donc ? demanda Coquelicot.

—Est-ce qu'il n'est pas seul ! Mais non. Ah ! bon ! je distingue, il est avec le solitaire de la Gorg... aux-Loups, avec le sorcier.

—C'est juste, j'aurais dû m'en douter. Ils sont si souvent ensemble ! Quel digne homme de sorcier que ce Mathieu. Il n'y a que les hypocrites et les peureux qui en disent du mal. Mais à qui donc donne-t-il le bras ?

—A une belle dame, ma foi ! en grand costume de chasse. Oh ! que c'est drôle ! Qu'est-ce que cela signifie, cousin ?

—Nous le saurons tout à l'heure, cousine. Allons vite prévenir le père et la mère Cazeaux.

Ils entrèrent précipitamment dans la salle basse, où le fermier et Roch Duhoux buvaient en causant, tandis que la fer-

mière surveillait la cuisson d'une platurieuse soupe aux choux, contenue dans une grande marmite qui pendait à la cérémillère de la vaste cheminée, sur un feu pétillant de menu bois. A la nouvelle qu'on leur donna, le père et la mère Cazeaux traversèrent en toute hâte la cour de la ferme, et allèrent jusque sur le chemin au-devant de ceux qui arrivait. Duhoux ne les suivit pas. Il avait résolu d'observer sans être vu, et s'était retiré dans l'angle le plus sombre de la pièce où il se trouvait.

Le soleil s'était éclipsé tout à coup derrière un gros nuage noir poussé par une rafale qui commençait à gémir lugubrement. Un tonnerre sourd et lointain annonçait que l'orage avait déjà envahi l'espace invisible, dans la direction du sud. De pâles éclairs blanchissaient à intervalles l'extrême limite de l'horizon. La poussière tourbillonnait, les arbres s'agitaient en frissonnant sous les premières étroites de la tempête; les hirondelles rasaient le sol, et les fauvettes, topees au plus épais du feuillage, avaient cessé leurs trilles mélodieux. On sentait dans l'air comme une odeur d'électricité qui énervait.

— Il n'est que temps pour vous mettre à l'abri, dit le fermier en saluant l'étrangère et le père Mathieu. Soyez les bienvenus.

Il reconnut alors la jeune fille qu'il avait aperçue la veille sur l'estrade seigneuriale, au bord de la Sèvre nantaise.

— Mademoiselle Blanche de Flavigny, je crois ? dit-il en saluant de nouveau. Nous sommes heureux et fiers, ma femme et moi, de l'honneur que vous faites à notre pauvre ferme en voulant bien y entrer.

A son tour, la mère Cazeaux balbutia un compliment. Mais Blanche l'interrompit. Après une belle révérence, elle abandonna le bras de son vieux cavalier et prit celui de la fermière en souriant.

— Voici de larges gouttes de pluie qui tombent, dit-elle avec une gaieté charmante. Vite, réfugions-nous sous votre toit. J'ai hâte de l'honorer, de peur d'être trempée par l'orage.

Elle se mit à courir en entraînant la bonne femme, parvint à la suivre, non sans perdre un peu la respiration.

Pendant ce temps, M. Mathieu expliquait au père Cazeaux pourquoi mademoiselle de Flavigny était venu se réfugier à la ferme de la Bénardière, et Bénédicte faisait rentrer à l'étable son grand troupeau de moutons.

Quand elle fut dans la salle basse, Blanche promena son regard autour d'elle. Elle était au milieu d'une vaste pièce, meublée d'un gigantesque bahut en chêne noirci, d'un vaisselier couvert d'assiettes en argile à fleurettes bleues, d'une huche à la farine, d'une certaine quantité d'ustensiles de ménage rustiques, dont la propreté sautait aux yeux comme un rayonnement et attestait mille soins assidus. Une longue table entre deux bancs occupait le centre de la salle; au-dessus pendait horizontalement une planche qui portait d'énormes miches de pain bis, des quartiers de porc salé, des bottes de légumes, des sacs de grains à ensenmencer. Un fusil était accroché au manteau de lâtre. Quelques escabeaux est un fauteuil grossièrement sculpté complétait l'ameublement. Des poudres saillantes traversaient le plafond. La terre, battue comme le sol d'une aire, texait lieu de plancher. C'était là, en un mot, une de ces grandes pièces comme il s'en trouve dans toutes les fermes importantes, où l'on emploie beaucoup de bras pour le labour et la moisson.

La mère Cazeaux poussa le fauteuil devant la cheminée et y fit asseoir mademoiselle de Flavigny. Celle-ci se pencha curieusement vers la marmite d'où s'échappait une fumée légère, ayant un énergique et savoureux parfum.

— Dieu ! la bonne odeur de soupe aux choux ! s'écria-t-elle avec un enthousiasme comique. Cela donnerait de l'appétit à un moribond.

— Est-ce que mademoiselle aurait envie d'y goûter ? demanda la fermière surprise et flattée sensiblement.

— Pourquoi pas, madame Cazeaux ?

— Mademoiselle veut rire, sans doute ? Cela est le régal des humbles gens, mais non du grand monde, habitué à des mets délicats et choisis.

— Erreur, bonne mère ! Et la preuve, c'est que je vous prie de me tremper une soupe. Je la mangerai de bon cœur, je vous en réponds. Il me semble que j'ai une faim d'ogresse. Les émotions m'ont creusé l'estomac.

— Ah ! quel plaisir vous me faites, mademoiselle ! balbutia l'excellente femme un peu suffoquée par l'étonnement et la joie.

Elle courut au vaisselier, mais deux personnes l'y avaient déjà précédée, c'étaient Muguette et Coquelicot. Tandis que Blanche prenait place devant le feu, ils s'étaient tenus cois vers l'entrée de la salle. Lorsqu'ils eurent entendu mademoiselle de Flavigny exprimer son désir, ils s'élançèrent spontanément pour aider au service. Ils se hâtèrent de poser une serviette bien blanche, une belle assiette fleurétée, une jolie cuiller d'étain, un verre de cristal étincelant, à l'endroit de la table le plus rapproché de la noble demoiselle; puis ils enlevèrent le banc qui pouvait la gêner. La mère Cazeaux, elle, lança un regard de satisfaction aux deux enfants, et se mit à tailler du pain dans une petite soupière que n'eût pas dédaignée le robuste appétit d'un labourer.

Blanche n'avait remarqué Coquelicot et Muguette que lorsqu'ils s'étaient occupés à dresser le couvert.

— Merci, mes amis, dit-elle avec sa grâce souriante. Voilà des jeunes gens bien aimables et bien hospitaliers !

— Ma fille et mon neveu, répondit la fermière qui commençait à verser un onctueux bouillon sur le pain coupé.

Coquelicot jeta son pied en arrière pour saluer avec considération; il rougit tout naturellement comme une écrevisse dans un bain d'eau bouillante. Muguette fit une gentille révérence et inclina son front jusqu'aux lèvres de mademoiselle de Flavigny, qui voulait l'embrasser.

— Je vous félicite, madame Cazeaux, dit Blanche. Vous avez là une famille qui vous fait honneur.

— Oh ! oui, répondit naïvement la fermière. Mais l'enfant dont nous sommes quasiment orgueilleux, le père Cazeaux et moi, ce n'est ni elle ni lui, ni Muguette ni Coquelicot. C'est un autre comme il n'y en a pas beaucoup, allez, parmi les gars de notre pays.

— Serait-ce le père Bénédicte ?

— Justement !

— Ah ! je le connais bien bien ! dit Blanche avec une soudaine animation. Depuis trois jours j'ai appris à le connaître, et je le tiens pour le plus brave, le plus instruit, la plus modeste et le meilleur des jeunes gens de sa condition ! Si la destinée est équitable, elle fera de lui un homme distingué.

La mère Cazeaux venait de poser sur la table la soupière toute fumante. Elle se retourna aussitôt vers mademoiselle de Flavigny. Elle était pâle d'émotion, ses yeux roulaient des pleurs, sa poitrine se soulevait précipitamment.

— Jésus Dieu ! s'écria-t-elle, comme vous lui rendez justice, à ce digne garçon ! Oui, vous avez dit vrai ! et si, par le temps où nous vivons, il est possible à un simple paysan d'acquiescer une belle renommée, mon Bénédicte trouvera certainement le moyen de prouver qu'il en vaut bien un autre parmi ceux qui ont de l'esprit et du cœur.

— Moi, je lui souhaite toutes les prospérités ! dit Blanche avec élan.

— Hein ! comme on le vante et comme on l'aime ! murmura Coquelicot à l'oreille de Muguette. Après ça, comment ventu que la mère ne songe pas à vous marier ?

— Elle y songe, c'est clair.

— Mais que m'inporte, puisque je suis déjà résigné ?

— Alors je me résignerai aussi ! soupira Muguette en serrant d'un air piteux la main de Coquelicot.

L'orage venait d'éclater. La pluie tombait à torrents, les éclairs incendiaient la campagne, le tonnerre bondissait avec fracas dans l'épaisseur des nuées. L'intérieur de la ferme n'était plus éclairé que par les flammes sans cesse renaissantes du fluide électrique. En ce moment le père Cazeaux, M. Mathieu et Bénédicte pénétrèrent dans la salle. Stupéfaits et charmés, ils s'arrêtèrent sur le seuil en voyant mademoiselle

de Flavigny remplir une assiette de soupe aux choux, qu'elle se mit à manger sans façon comme si elle eût été qu'une humble fille des champs. Lorsqu'elle eut fini :

—Cela m'a paru succulent et je me sens toute réconfortée, dit-elle. Si le temps était beau, je regagnerais aisément à pied le château d'Apremont. Vous me serviriez de guide, n'est-ce pas, mon bon Bénédicte ?

—Je serai toujours prêt à vous obéir, répondit le père ému et s'inclinant avec gravité.

Une rapide succession d'éclairs vint illuminer jusqu'en ses plus petits recoins la pièce où Blanche était assise. Par un mouvement instinctif, pour préserver sa vue contre les atteintes de l'irradiation, la jeune fille détourna la tête ; au même instants, elle poussa un cri.

—Qui est là ! dit-elle avec une sorte d'effroi. Sa main désignait dans la salle un angle redevenu obscur.

Bénédicte fit un bond. Il saisit dans l'ombre une masse qu'il souleva et qu'il porta jusqu'aux pieds de mademoiselle de Flavigny. Elle reconnut le hideux vagabond qui l'avait abordée sur la lisière du bois.

—En vérité, reprit-elle remise de sa frayeur, je m'étais imaginé que c'était le diable en personne. Mais non, c'est tout au plus un de ses meilleurs amis.

Puis elle se mit à rire de la grimace effarée que faisait Roch Duhoux sous la puissante étreinte du père qui le tenait accroupi dans l'immobilité.

—Laissez ce misérable, ajouta-t-elle bientôt avec dégoût. Il ne mérite vraiment pas que vous le touchiez, mon brave Bénédicte.

Bénédicte lâcha prise, et Duhoux se leva. Il était visiblement troublé.

Il paraît que vous ne m'avez point oublié, ma bonne demoiselle, balbutia-t-il. Ni moi non plus, et je vois suis bien reconnaissant du petit écu que vous m'avez donné. N'allez pas croire, juste Dieu ! que j'avais de méchantes intentions ! Vous me chagrineriez au dernier point. C'est que je suis un honnête homme, moi, voyez-vous !

Par une bizarre coincidence, au moment même où il parlait ainsi, la foudre déchira l'air avec un effroyable retentissement. Alors M. Mathieu se dressa devant Roch Duhoux, et fixant sur lui ses yeux graves et pénétrants :

—Tu n'as pas de chance, lui dit-il, le ciel proteste... Et je proteste, moi aussi.

—Vous ? qui êtes-vous ? Je ne vous connais pas.

—Je te connais, moi, quoique je te voie pour la première fois. Cela tient à ce que je suis un peu sorcier.

—Ah ! ah ! ah ! ricana Duhoux. Est-ce que je crois aux sorciers ! Allons donc ! des bêtises ! Conte, mon vieux, conte vos calembredaines aux nigauds du pays.

—Ecoute-moi d'abord ; j'ai un conseil à te donner.

Et le solitaire de la Gorge-aux-Loups appuyait un regard tenace et étrangement scrutateur sur le visage contracté de l'assassin de Sylvia.

La mère Cazeaux venait d'allumer deux chandelles de résine qui projetaient dans la salle une lueur indécise, rendue lugubre par le contraste éblouissant des éclairs.

Il y avait de l'émotion dans les esprits. M. Mathieu seul était calme et pensif.

—As-tu déjà visité les galères ? demanda-t-il brusquement à son interlocuteur.

Duhoux frissonna.

—Moi ! dit-il comme suffoqué. Moi ! bonté céleste ! pour qui me prenez-vous ? Est-ce que j'ai jamais vu ça ? Oh ! c'est affreux de supposer.

—Je ne suppose rien. Je te demande simplement si tu as déjà eu l'occasion d'aller à Brest ou à Toulon et de te promener dans un baigne ?

—Joli promenade, tudiesu ! Merci ! je n'en suis guère tenté.

—Soit ! Retiens bien ce que je vais te dire, et mets-le à profit.

—Voyons, parlez !

Une anxiété visible agitait Roch Duhoux ; ses traits s'étaient couverts d'une livide pâleur.

—La physionomie dénonce presque toujours l'âme, reprit solennellement celui qu'on nommait le sorcier. La tienne révèle à mes yeux les instincts les plus pervers, les sentiments les plus dépravés. Prends garde, malheureux ! Veille attentivement sur toi-même. Tâche de te vaincre et de te dompter, s'il en est temps encore. Sinon, j'ose te prédire que tu iras au baigne ou que tu seras pendu !

—Cela ne m'étonnerait pas du tout, répartit Blanche à la fois ironique et sérieuse. Honnête homme, réfléchissez à cette prédiction du sorcier.

Le père Cazeaux s'approcha du vagabond, il lui toucha l'épaule droite. Celui-ci tressaillit et se recula avec une bizarre vivacité.

—Le temps est trop affreux, lui dit le fermier, pour que je vous renvoie ce soir. Mais demain, au point du jour, vous quitterez la ferme, entendez-vous ?

—J'entends, répondit Duhoux, la lèvre crispée, le regard haineux.

—Je vous engage même à vous éloigner de nos environs.

—Oh ! ça, c'est impossible. J'ai affaire dans ce pays-ci.

—Tant pis ! dit le fermier.

Roch Duhoux eut l'aplomb de regarder le père Cazeaux en face, et répliqua lentement :

—Qui sait ? Bientôt, peut-être, vous direz tant mieux !

A ces mots, il retourna s'accroupir dans l'angle obscur d'où le père l'avait si aisément enlevé.

Quelques minutes après, un roulement soudain, qui n'était pas celui du tonnerre, se fit entendre au dehors, accompagné d'un piétinement de chevaux. Un carrosse, suivi de quatre cavaliers, entra dans la cour de la Bénardière, se dirigeait vers la porte de la salle basse et s'y arrêtait.

### III

Trois personnes descendirent du carrosse : c'étaient la marquise douairière d'Apremont, le comte et la comtesse de Flavigny. En même temps, deux gentilshommes mirent pied à terre, après avoir jeté à deux laquais la bride de leurs montures. Lorsqu'ils se furent débarrassés du vaste manteau qui les enveloppait, Blanche reconnut Raoul et Gaéan.

Il fallut toute la joie qu'elle ressentit à voir ceux qu'elle aimait pour contrebalancer l'impression violemment désagréable que lui fit éprouver la présence du marquis. Celui-ci devina l'effet qu'il venait de produire sur mademoiselle de Flavigny. Il eut d'abord un peu d'inquiétude, mais il se rassura bientôt.

—Peuh ! murmura-t-il, elle n'osera pas m'accuser.

La jeune fille s'élança dans les bras de la comtesse, puis elle embrassa le comte et serra la main de Raoul, en s'efforçant de dissiper, par une sorte de gaieté souriante, l'anxieuse émotion qui se peignait sur ces visages chéris. Cette première effusion calmée, elle se tourna vers la marquise, à laquelle elle offrit son front à baiser, tandis qu'elle s'excusait avec grâce pour le trouble et le dérangement qu'elle avait causés.

—Mon cheval a fait un écart, reprit-elle, et j'ai eu la maladresse de tomber. Ma chute m'a étourdi, mais l'accident n'avait rien de sérieux.

—Je croyais mon fils près de vous ? dit la douairière

—Non... non, ma mère... pas précisément, répondit Gaéan d'un ton délibéré. Je m'étais séparé de mademoiselle de Flavigny, dans la crainte de lui sembler importun.

—Fourbe ! murmura une voix mystérieuse qui impressionna l'auditoire.

—Qui vient de s'exprimer de la sorte ? demanda la marquise stupéfaite.

Il y eut un silence d'une minute. Ce silence devenait embarrassant. Blanche le rompit.

—En effet, dit-elle avec froideur, M. le marquis Gaéan n'était plus à mes côtés. J'étais seule. Toute vive et toute

gave que je sois, il est des heures où je me plais dans l'isolement.

—L'isolement a ses dangers, reprit la marquise, et vous n'avez fait l'expérience. Si mon fils vous eût accompagnée, il ne vous serait sans doute rien arrivé de fâcheux.

Mademoiselle de Flavigny ne répliqua pas, mais sa physionomie eut une expression de dédain.

—Elle se tait ! murmura de nouveau Gaëtan avec une impudente fatuité. Décidément, elle est moins offensée que je ne le supposais.

—Qui donc, chère Blanche, est venu à ton aide ? demanda la comtesse.

—C'est Bénédicte, ma tante, et c'est par lui que j'ai pu vous faire prévenir de ce qui m'était arrivé.

—Parbleu ! dit le comte de Flavigny, voilà un jeune homme que j'aurais grand plaisir à revoir.

—Est-ce qu'il est ici ? s'empressa d'ajouter la douairière d'Apremont. Le courage héroïque qu'il a déployé hier est vraiment digne de nos éloges, et nous avons hâte de le complimenter.

—Le voici, le cher enfant ! s'écria la mère Cazeaux en montrant le père qui s'était mis à l'écart.

—Avancez, Bénédicte, reprit la marquise avec sa hautaine bonté.

Il fit quelques pas vers elle et se tint dans une attitude pleine à la fois de respect et de dignité. La noble dame lui adressa de touchantes paroles, qui obtinrent l'assentiment presque unanime de ceux qui écoutaient. Le marquis protesta ; mais il n'osa point élever la voix.

—On va le rendre fou d'orgueil, ce rustre-là ! grommola-t-il entre ses dents.

La marquise poursuivit.

—Je ne crois pas me tromper, mon jeune ami, dit-elle avec sa majesté toute royale, en imaginant que la manière de vous récompenser, c'est d'accorder mes bienfaits à vos parents adoptifs. Je leur donne donc quittance de l'arrière qui m'est dû, et je diminue d'un quart la redevance annuelle que leur contrat les oblige à me payer.

Le père et la mère Cazeaux restèrent ébahis. C'est à peine s'ils eurent la force de remercier. La surprise et la joie les paralysaient.

—Etes-vous content, Bénédicte ? demanda la douairière d'Apremont.

—C'est plus que je ne mérite, madame. Votre générosité a dépassé le service rendu.

—Et nous, que ferons-nous ? reprit le comte de Flavigny. Nous aussi, nous étions exposés, et nous devons sans doute notre salut à l'intrépidité de Bénédicte.

Le père parut craindre un surcroît de libéralité.

—Oh ! dit-il ému, je suis largement récompensé par ce qui vient de faire madame la marquise. Plus serait trop.

—Soit ! répliqua la comtesse. Je veux pourtant que vous acceptiez quelque chose de ma main.

Disant cela, elle tirait de sa poche un ravissant petit portefeuille de maroquin vert avec incrustations d'or. Elle l'ouvrit et y écrivit ces mots au crayon : *Le comte et la comtesse de Flavigny en leur hôtel à Montai*. Après quoi, elle le referma, puis le présentait à Bénédicte.

—Ceci n'a d'autre valeur que d'être un souvenir, ajouta-t-elle. Si jamais, pour vous ou pour les autres, il vous fallait, mon ami, recourir à quelque obligeante protection, rappelez-vous que ce portefeuille contient une adresse où vous serez toujours le bienvenu.

Le comte applaudit à l'idée de sa femme, et le père, tout tremblant, prit ce qui lui était si délicatement offert. Il avait une larme dans les yeux.

—Et moi aussi, j'entends donner un souvenir ! exclama Blanche avec sa ravissante vivacité. Mais qu'offrirai-je ! Voyons donc !

Elle réfléchit quelques secondes ; puis, détachant un bouquet de violettes qui ornait sa poitrine, elle le tendit à Bénédicte.

—Acceptez ces fleurs, reprit-elle en souriant. Je les ai cueillies moi-même : c'est vous dire qu'elles ont un certain prix.

—Elles ne me quitteront plus, mademoiselle, balbutia le père, le front incliné, le regard humide et confus.

—Voici ma main, Bénédicte, dit à son tour Raoul. Un gentilhomme aime à toucher la main d'un homme de cœur.

Il y eut entre le vicomte et le paysan une étreinte qui acheva d'émouvoir tout le monde, excepté Gaëtan et Roch Duhoux.

Gaëtan haussait les épaules. Il faisait siffler sa cravache dans l'air et répétait d'un ton méprisant :

—C'est absurde ! cela fait pitié !

Roch Duhoux, lui, ricanait tout bas.

—C'est drôle, ça ! murmurait-il. La vie a vraiment d'incroyables hasards !

Tout à coup le marquis s'aperçut qu'un homme le regardait avec une sombre fixité. Cette homme était M. Mathieu, dont le visage, si pensif et si doux d'ordinaire, avait pris un aspect sinistre, presque menaçant. Impatient de faire retomber sur quelqu'un l'irritation qu'il concentrait, Gaëtan interpella rudement le vieillard.

—Que me veux-tu, toi ? lui dit-il. Je te trouve bien hardi et bien insolent ! Baisse les yeux, misérable, ou sinon !

Il fit un geste comme s'il allait frapper. Bénédicte saisit le bras et retint le coup.

—Pardon, madame ! dit-il avec un calme contraint ; M. Mathieu a droit à vos égards, il a les cheveux blancs.

Le marquis eut la tentation de ramener sa colère sur le père, mais il ne l'osa pas. Peut-être craignait-il de soulever contre lui un *tolle* général. Peut-être aussi, se rappela la force et le courage de Bénédicte, comprit-il que c'eût été dangereux.

Il se contenta de reprendre d'un ton moins agressif :

—Pourquoi ce coquin se permet-il de m'envisager avec effronterie ? pourquoi ?

M. Mathieu n'avait pas sourcillé. Il répondit :

—Parce que je veux savoir comment est la physionomie du gentilhomme qui a failli me tuer d'un coup de feu. Vous m'avez appelé misérable et coquin : est-ce bien moi qui mérite ces qualifications ?

Gaëtan n'avait pas reconnu l'un de ses interrupteurs au carrefour de l'Etoile du Berger. Il ne s'attendait donc pas à cette réplique. En dépit de son aplomb habituel, il en fut tout décontenancé. Mais il ressaisit promptement sa présence d'esprit ; et d'un air radouci, presque souriant :

—Ah ! c'est toi bonhomme ! reprit-il. Parbleu ! j'ai été un peu vif, je l'avoue, dans la répartie que je t'ai adressée. Mais aussi il faut convenir que tu te montres singulièrement indiscret.

Il ajouta à voix basse et rapidement :

—Silence ! pas un mot de plus !

—Soit. À une condition.

—Laquelle ?

—Je suis le solitaire de la Gorge-aux-Loups, le sorcier, comme on dit. Venez me voir. J'ai à vous parler.

—Est-ce que tu veux me dire la bonne aventure ?

—Oui.

—C'est bien. Je te rendrai visite. Compte sur moi.

—J'y compte !

Cet incident avait été si rapide, il avait fait si peu de bruit que Bénédicte seule, le plus rapproché des deux interrupteurs, n'en avait rien perdu. La douairière d'Apremont, elle, avait cru entendre une menace. Elle s'avança vers son fils.

—De quoi s'agit-il donc ? demanda-t-elle avec sévérité.

—Oh ! de presque rien ! se hâta de répondre Gaëtan. Aujourd'hui, pendant la chasse, j'ai eu la faiblesse de tirer sur un faisan royal, et mon coup de feu a effleuré la tête de ce vieillard qui passait derrière un taillis.

Est-ce bien cela, Gaëtan ? reprit la marquise incrédule et soucieuse.

—Sans doute. Il y a cependant autre chose que voici ; le bonhomme dont j'ai mis, par mégarde, les jours en péril, est

ce fameux sorcier de la Gorge-aux-Loups. Quoi qu'on en ait dit, m'assure lui-même qu'il a les talents d'un nécromancien, et il veut me prédire ma destinée. Ma foi ! je suis curieux de savoir ce que me réserve l'avenir. J'ai donc promis d'aller interroger l'oracle de son réduit sacré.

La marquise parut se contenter de cette réponse, mais elle étouffa un soupir.

— Une idée ! dit Blanche avec sa gaieté enfantine, en s'adressant à sa famille ; pourquoi n'irions-nous pas, nous aussi, voir M. Mathieu chez lui et le prier de nous apprendre les particularités que sa science lui révélera sur chacun de nous ? Ce serait fort amusant... Vous voudrez bien satisfaire notre curiosité, n'est-ce pas, monsieur Mathieu ?

Le vieillard était redevenu grave et songeur. A la voix de mademoiselle de Flavigny, son front rembruni s'éclaira.

— Il y a une heure, dit-il, vous refusiez de connaître l'avenir.

— Bah ! je n'ai plus peur, et je brave le danger.

— La Gorge-aux-Loups est une site très-pittoresque quoique un peu sévère reprit la douairière d'Apremont. Il vaut la peine qu'on s'y rende, car il est digne d'être admiré.

— Nous nous y rendrons et nous l'admirerons, dit le comte de Flavigny.

— Je croyais, réfléchit la comtesse, que M. Mathieu se respectait en ne tirait point l'horoscope des gens ?

— Cela est vrai, madame, répondit le vieillard. Je ne consulte, en effet, ni les étoiles, ni les cartes pour dire à ceux qui m'interrogent ce que je crois être la vérité sur leurs aptitudes et leurs penchants. Je me contente d'étudier les lignes et les expressions du visage. Toute science est humaine, par conséquent sujette à l'erreur. Aussi dois-je me tromper parfois ; mais—je ne crains pas de le déclarer—le diagnostic m'a souvent donné raison.

— Eh bien ! reprit le comte, offrez-nous ici même un échantillon de votre savoir. Faites-nous apprécier la valeur de vos inductions physiologiques ou plutôt physiognomoniques, car c'est le mot, je crois. Nous vous écoutons.

Mais la marquise rappella que cent invités l'attendaient au château, elle insista pour que le retour eût lieu sans plus de retard. L'ordre fut donné de faire avancer le carrosse et d'amener les chevaux de selle qui avaient été mis à couvert sous un hangar. Au moment où les nobles hôtes se disposaient à monter en voiture et à sauter en selle, Roch Duhoux sortit de l'ombre où il était resté invisible et se présenta devant la comtesse de Flavigny, qui, en apercevant sa laideur et ses haillons, ne put contenir un premier mouvement de terreur et de dégoût.

— Quel est ce malheureux ? demanda-t-elle avec un sentiment de pitié.

— Madame la comtesse ne me reconnaît pas ? dit le hideux personnage en exposant ses traits à la clarté douteuse des chandelles de résine.

— Vous ai-je donc connu ?

— Oh ! il y a longtemps, vingt ans environ. Dame ! on change à la longue, et j'ai vieilli ; c'est clair. Le travail, les tourments, la pauvreté, tout cela ride et enlaidit. Mais on voit bien que vous avez toujours été heureuse, vous, madame, car—laissez-moi vous le dire—vous êtes encore jeune et belle, et je n'ai pas hésité à reconnaître mademoiselle Valérie de Morsanges dans madame de Flavigny.

— Mais enfin qui êtes vous ?

— Je suis un ancien jardinier du château de Morsanges au temps où s'y trouvaient Sylvia, la mulâtresse, et Gérard Keller, le secrétaire de M. le chevalier.

Ces paroles avaient été prononcées avec lenteur. On y sentait comme une sorte d'intimidation. Mais elle n'avaient pas besoin d'être accentuées ainsi pour produire sur le comte et la comtesse un effet rapide et violent. La comtesse frissonna, elle faillit se trouver mal. Le comte s'approcha vivement d'elle et la soutint. Il pâli et semblait lui-même fort ému. Mais, par un effort de volonté, il recouvra bien vite son sang-froid.

— Que vous êtes impressionnable, ma chère Valérie ! dit-il avec calme. On ne peut évoquer devant vous la mémoire de votre père sans que votre cœur s'en émeuve aussitôt. Allons, remettez-vous et soyez plus maîtresse de vos sensations. Il faut bien prendre parti de ce qui est irrévocable. A force de regretter douloureusement celui qui vous aimait et qui n'est plus, vous attristez ceux qui vous aiment et qui ne vivent que pour votre bonheur.

— Vous avez raison, mon ami, répondit la comtesse en se raffermissant et, en levant sur son mari ses beaux yeux brillants de reconnaissance. Je ne suis vraiment pas raisonnable, excusez-moi. Je serai sur mes gardes désormais, et je saurai me défendre contre les surprises du souvenir.

La présence d'esprit du comte venait de donter une explication toute naturelle au trouble de madame de Flavigny. Cette explication parut suffire à ceux qu'avait étonnés l'imprévu de ce nouvel incident. Il y eut que Gaëtan qui, avec la pénétration de la méchanceté, conçut de vagues soupçons, qu'il se promit bien d'éclaircir tôt ou tard.

Blanche et Raoul s'étaient élancés vers la comtesse. Ils l'enlaçaient à l'envi de leurs bras caressants.

— Eh bien ! mère, disait l'un, tu seras donc toujours inconsolable, malgré l'amour dont nous t'entourons !

— Chère tante, je me trompe, chère maman, reprenait la jeune fille, vous voulez donc que nous vous grondions. Prenez garde ! je suis terrible quand je sermonne. Je rappelle Boursuet.

— Ah ça ! reprit Raoul, qui, le sourcil froncé, se tourna vers Roch Duhoux, pourquoi cet homme t'a-t-il adressé la parole ? Que te veut-il ?

— Oui, que demande-t-il ? ajouta Blanche. Je lui ai déjà fait l'aumône, quoique j'aie des raisons de croire qu'il n'est guère digne de com-

— Au fait, expliquez-vous, dit le comte avec un peu de hauteur. Quel est votre but en rappelant que jadis vous avez été jardinière au château de Morsanges ?

— Je n'ai d'autre but, répondit Duhoux appuyant sur la comtesse un regard incisif, que de solliciter la protection de madame de Flavigny, et, comme ancien serviteur de sa famille, de me recommander à toutes ses bontés.

La comtesse sentit la piqûre du scorpion. Elle fit un suprême appel à son orgueil, et lança au misérable un coup d'œil de méprisante pitié.

— Hector, dit-elle à son mari, donnez votre bourse à ce malheureux.

Duhoux fit une grimace en saisissant la bourse entre ses longs doigts crochus.

— J'aurai l'honneur d'aller remercier chez elle madame la comtesse, si elle le permet, dit-il d'un air sournois.

— Je vous en dispense, répondit la grande dame d'un ton sec.

Et, suspendue au bras du comte, elle se dirigea d'un pas ferme et mesuré vers le carrosse dans lequel avait déjà pris place la douairière d'Apremont.

Un instant après, un valet de pied refermait la portière, tandis que Raoul remontait à cheval. Gaëtan seul manqua au départ. Il était resté dans la salle, où il abordait Roch Duhoux.

— Tu me plais, toi, coquin, et je consens à te protéger, lui dit-il en ricanant. Puisque tu es une bourse bien garnie, achète toi au plus vite un costume moins répugnant que celui dont tu es affublé, et je te recevrai, moi, au château d'Apremont.

— Est-ce sérieux, ce que vous me dites là ? demanda Duhoux.

— Parfaitement sérieux, marouffe.

— Alors, monseigneur, je vous remercie. Je ne tarderai pas à mettre à profit vos bonnes dispositions, dont je suis digne, car je suis un honnête homme, moi, voyez-vous.

Le marquis se mit à lui rire bruyamment au nez.

— Pardieu ! cela se devine, chenapan ! répliqua-t-il. Puis il lui tourna le dos et se trouva en face de M. Mathieu.

— Au revoir, sorcier, reprit-il. Ah ça ! tu tiens donc bien à me faire entendre tes prédictions ?

—Je tions surtout à vous rappeler le passé, lui dit M. Mathieu avec une sombre énergie.

Gaëtan haussa les épaules et s'éloigna de lui. Il alla vers Bénédicte qu'il toisa des pieds à la tête d'un regard railleur. Mais le père ne s'en aperçut même pas. Il avait mis toute son âme dans ses yeux, qu'il tenait fixés sur Blanche et la comtesse de Flavigny dont il entrevoyait, à la portière du carrosse, les visages indécis et vaporeux. Le marquis s'étant remis en selle, la voiture s'ébranla, et la douce vision disparut.

M. Mathieu donna à Bénédicte les deux livres qu'il lui destinait, *les Mondes et la Grandeur des Romains*. Puis il lui dit.

—L'orage est dissipé. Je retourne à la Gorge-aux-Loups. Venez-y demain, tout en lisant et en poussant votre troupeau. Nous discuterons un peu, et je vous ouvrirai sans doute, plus que je n'ai fait encore, mon pauvre vieux cœur, qui est en ce moment bien anxieux, bien agité.

—Demain, dès l'aube, répondit Bénédicte, je cheminerai dans la direction de la Gorge-aux-Loups.

Les Cazeaux voulurent retenir M. Mathieu, ils l'engagèrent à souper. Mais il prétextait qu'il n'avait pas faim et partit. Le père le reconduisit jusque sur le chemin. Lorsqu'il rentra, on se mettait à table. Toute la famille était en joie. On bénissait la marquise d'Apremont. On se répandait en éloges sur le compte des Flavigny. On déclarait surtout que Bénédicte était le bon génie de la ferme, et l'on s'extasiait sur ses mérites et ses vertus.

Sa rentrée fut saluée par de bruyantes acclamations.

—Viens, mon fils ! viens que je t'embrasse ! s'écria la mère Cazeaux. Bienheureux le jour où le bon Dieu t'a remis entre nos mains !

Elle le prit dans ses bras et le couvrit de baisers.

—Mon cher enfant, dit à son tour le père Cazeaux, tu es vraiment notre bénédiction, et tu mérites bien le nom que nous t'avons donné. Si nous avons été d'abord tes bienfaiteurs, nous voici maintenant tes obligés, car nous te devons aujourd'hui notre consolation et notre salut !

—L'orphelin que vous avez élevé et que vous aimez tant ne sera jamais quitte envers vous ! répondit le père en tendant sa main au fermier et en rendant à la fermière les caresses qu'elle lui prodiguait.

Muguette et Coquelicot joignirent leur voix à ce doux concert.

—Bénédicte, murmura naïvement la jeune paysanne, encouragée par un regard de son amoureux, je vous aime de tout mon cœur, sachez bien ça !

—Bénédicte, reprit le jeune gars avec élan, moi, je t'aime jusqu'à me sacrifier pour toi ! Ne l'oublie jamais.

Le père sourit.

—Vous êtes de bonnes petites âmes, et, comme je ne suis pas un ingrat, je vous rends de toute ma force l'affection que vous m'accordez.

Là dessus, on servit la soupe et on se mit en devoir de la manger. Les appétits des campagnards sont robustes, et les émotions, si violentes qu'elles soient, parviennent rarement à les affaiblir. Tout le monde fit donc grand honneur au repas rustique dont l'aromatique senteur caressait délicieusement l'odorat. Bénédicte lui-même, qui se montra bientôt distrait et pensif, soupa comme il convient à un jeune homme énergique qui a respiré le grand air et couru dans les bois. Mais à peine eut-il fini de manger qu'il quitta la table et sortit pour aller dans la bergerie donner les derniers soins à son troupeau.

Quand son inspection fut terminée, au lieu de retourner auprès de Cazeaux, il se rendit à l'une des extrémités de la cour, devant une porte à claire-voie qui défendait l'accès d'un verger. Après avoir soulevé un gros loquet de bois, il pénétra dans l'enclos planté de poiriers, de merisiers et de néfliers. Il la traversa dans toute sa longueur, et arriva devant un tertre qui s'élevait entouré d'un massif de lilas, de seringat d'arbrisseaux verts. Un étroit sentier grimpait en serpentant jusqu'au haut du tertre. Il aboutissait à une petite plate-forme où régnait un banc de pierre, et d'où la

vue, s'échappant à travers l'échancrure du feuillage par-dessus la haie de l'enclos, dominait une magnifique perspective de champs, de prairies, de bois, de vallons et de coteaux. Bénédicte s'arrêta sur la plate-forme et s'assit sur le banc. Peu à peu sa tête se renversa, elle alla s'appuyer contre un réseau de branches, tandis que ses yeux, pénétrés de mélancolie, regardèrent le ciel qui se rassérénait.

C'était à peine, en effet, si quelques nuages gris flottaient encore dans l'air bleuâtre qu'un rayon de lune pâlisait. Toutes les constellations, depuis celle de l'Ours jusqu'à celle de l'Eridan, reprenaient de nouveau leur éclat et diamantaient délicatement le clair manteau de la nuit. La voie lactée, avec ses milliards d'étoiles, entrait de sa blanche vapeur l'infini mystérieux, Vénus, l'astre charmant, contemplant la terre et semblait lui dire : "Je suis l'amour qui rayonne et console. Aime, et tu seras heureux !" La terre entendait sans doute cette voix de l'étoile du soir, car la rafale orageuse se taisait ; un souffle léger comme une caresse commençait à lui succéder ; l'humble verdure exhalait des parfums aussi frais que les baisers de la jeunesse, et les fleurs entr'ouvraient leur calice pour embaumer la lumière sidérale, au milieu de laquelle les sylphes voluptueux se jouaient en leur souriant.

Certes, Bénédicte était assez impressionnable pour savourer les délices de ce retour au calme enchanté de la nuit. Il était assez instruit pour admirer d'un œil intelligent les immensités et les splendeurs de la création, qui se révèlent surtout aux heures ténébreuses où tant de mondes lumineux se laissent entrevoir dans les profondeurs incalculables du firmament. Mais son regard errait vaguement dans l'espace sans rien distinguer, ni une planète ni une constellation. Sa pensée, elle aussi, était distraite et ne s'occupait point des sublimes de l'univers. C'est qu'en ce moment il s'abandonnait tout entier aux charmes du souvenir. C'est qu'à travers les douces clartés de la terre et du ciel ses yeux et son âme apercevaient Blanche et la comtesse de Flavigny. Car c'était—on le comprend—pour se livrer à ces belles évocations que le jeune père avait recherché la solitude. C'était pour se recueillir, pour songer aux grâces ineffables, aux exquisités bontés des deux grandes dames, que le pauvre paysan avait voulu se cacher dans un repli du feuillage, où il n'avait que les étoiles pour témoins de ses folles rêveries et de ses secrets ravissements.

Ah ! qu'elles lui semblaient admirables d'élégance et d'éclat, de délicatesse et de générosité, les deux patriciennes ! Comme elles rayonnaient bien dans le miroir de son imagination ! Il s'extasiait à les entendre ! Il s'éblouissait à les contempler ! Son cœur assistait à une sorte de féerie aérienne où des merveilles se réalisaient par la vertu toute-puissante de deux talismans. Ces deux talismans n'étaient autre qu'un adorable bouquet de violettes d'automne et un délicieux petit portefeuille en maroquin vert. Magie de la vingtième année ! Miracle de l'âme toujours prompte à l'illusion ! Qui ne devine quelles radieuses chimères viennent se jouer dans le rêve du plus humble, quand le rêveur possède en lui la distinction des idées et la noblesse des sentiments ?

Bientôt, cependant, Bénédicte sortit par un brusque effort du milieu des songes décevants où son esprit s'était aventuré. Revenu aux sensations des choses réelles, il secoua la tête et se moqua de lui-même.

—Un père qui ose penser aux comtesse ! murmura-t-il. Un moucheron qui veut planer avec les cygnes ! Quel pitié !

Il ne put, toutefois, s'empêcher d'ouvrir le portefeuille que lui avait donné madame de Flavigny, et dans lequel il lut, sous un reflet de lune, les mots qu'elle avait tracés au crayon. Attendri et grave, il mit un baiser pour ainsi dire religieux sur la page où se dessinaient ces mots. Après quoi, il se fit un bonheur de regarder le bouquet que Blanche lui avait si gracieusement offert, puis il le respira avec une sorte d'enivrement ; mais il ne l'approcha pas de ses lèvres, comme s'il eût craint de lui enlever son parfum virginal et de commettre une

profanation. Il est de chastes réserves qu'ont seules, à quelque zone social qu'elles appartiennent, les âmes que la nature a douées de tendresse, de poésie et de probité.

Soudain le père se leva. Il passa rapidement la main sur le front.

—Allons ! soupira-t-il, assez de rêverie extravagante ! En vérité, je suis fou !

—Eh ! eh ! pas si fou vraiment ! dit une voix goguenarde dans l'ombre du massif.

## IV

Cette voix fit tressaillir Bénédicte ; puis il resta comme honteux d'avoir été surpris et entendu. Ce ne fut que par un violent effort qu'il ramena en lui un peu de calme et de fermeté.

—Qui donc est là ? demanda-t-il d'un ton vibrant.

Un homme parut à l'entrée de la plate-forme ; il s'y arrêta d'un air à la fois effronté et craintif.

—Parbleu ! dit-il en ricanant, c'est moi, moi, Roch Duhoux, Je vous cherche depuis un bon quart d'heure, et je vous trouve enfin. C'est heureux !

—Pourquoi me cherchez-vous ? Moi, je ne tiens pas à vous rencontrer.

—Eh ! eh ! tout doux, monsieur le père ! Dans un instant, vous serez bien aise de causer avec moi, et nous serons les meilleurs amis du monde.

—Je ne le crois pas. N'importe ! Que me voulez-vous ?

—Je veux vous rendre un service... oh ! mais un service dont vous vous souviendrez longtemps... si vous n'êtes point un ingrat.

—Soit. Expliquez-vous.

—Laissez-moi d'abord m'asseoir. Bien. Maintenant écoutez-moi de vos deux oreilles, et attendez-vous à une étrange révélation.

Après avoir pris place sur le banc de pierre, Roch Duhoux se frotta silencieusement les mains, satisfait sans doute de la tournure intéressante qu'il avait su donner au début de l'entretien, et aussi de l'immobilité attentive dans laquelle le père se disposait à recevoir la révélation promise. Le silence se prolongeant, Bénédicte le rompit :

—Eh bien ! je vous écoute, dit-il impatiemment ; parlerez-vous ?

—Bon ! je commence. Vous disiez donc tout à l'heure que vous étiez fou. Pourquoi disiez-vous cela, hein ? Parce que vous aviez des idées, des idées au-dessus de votre condition, quoi ! Parce qu'aussi vous considérez d'un œil pas mal complaisant deux choses bien gentilles et bien flatteuses, un petit portefeuille et un petit bouquet. N'est-ce point ça ?

—Soit. Continuez, répondit le père que ce langage froissait, mais qui avait résolu d'écouter jusqu'au bout.

—Je continue donc, et je vous répète que vous n'êtes pas si fou que vous le croyez ; car vous avez une fière raison pour vous monter l'esprit et pour devenir ambitieux.

—Je ne vous comprends pas.

—Bah ! vous me comprendrez bientôt ; mais d'abord, voyons, avez-vous jamais cherché à découvrir quels étaient vos vrais parents ?

—Jamais. Le père et la mère qui abandonnent leur enfant ne méritent pas que leur enfant s'efforce de les retrouver un jour.

—Alors vous ne soupçonnez point quelle est votre mère ? Vous n'avez nulle idée du rang qu'elle occupe dans le monde ?

—J'ai toujours pensé que c'était quelque bohémienne bien pauvre, bien malheureuse, qui, ne pouvant se charger de moi, m'avait remis à la garde de Dieu. Comme il y a plus de vingt ans de cela, et que je n'ai jamais reçu d'elle une marque d'intérêt, je dois croire qu'elle m'a oublié ou qu'elle est morte. Je lui pardonne mon abandon, et je prie quelquefois pour elle.

Disant cela, Bénédicte regarda le ciel comme pour le prendre à témoin de sa sincérité. Un instant après, son front

s'abaissa, et ses yeux se fixèrent avec sévérité sur Roch Duhoux.

—Ah ça ! reprit-il brusquement, me direz-vous pourquoi vous m'interrogez ainsi ?

—Je ne demande pas mieux. J'ai voulu savoir si vous étiez sur la piste de votre véritable origine. Ah ! bien oui, sur la piste ! Vous êtes tout bonnement à mille lieues de la vérité, et si je ne vous venais en aide, mon cher, vous ignoreriez toujours quelle est votre famille par le sang. Or je vous réponds qu'elle vaut la peine que vous la connaissiez.

—Vous la connaissez donc, vous ?

—Parbleu ! c'est tout simple, puisque je suis venu pour vous dire son nom.

En lançant cette réplique avec fermeté, Duhoux se leva. Il avait la mine triomphante et le regard impudemment protecteur.

—Hein ! dit-il, avais-je tort, il y a un instant, quand je vous annonçais que nous causerions bientôt ensemble comme de bons amis ?

Bénédicte ne protesta pas. Ce fut à peine s'il entendit ces mots, s'il remarqua l'expression outrecuidante qui les accompagnait. Il était comme abasourdi, comme saisi de stupeur.

Quoi ! il avait une famille ! quoi ! il allait apprendre qu'elle était sa mère ! Était-ce vraiment possible ? Il se refusait à le croire, et cependant il se sentait remué jusqu'au plus profond du cœur. Toutefois il eût été difficile de deviner si la nouvelle imprévue le réjouissait ou l'attristait. Depuis longtemps il avait renoncé à l'espoir de jamais entendre parler de celle qui lui avait donné le jour. Il s'était d'ailleurs si bien habitué l'âme aux tendresse de sa famille d'adoption, il aimait si sincèrement, si filialement la digne femme qui l'avait élevé, qu'il ne souhaitait même plus de découvrir son autre mère, c'est-à-dire celle qui l'avait délaissé. Aussi fut-il sur le point de refuser qu'on l'initiât au secret de sa naissance. Mais sa curiosité, curiosité bien naturelle après ce que lui avait déjà dit Duhoux, fut plus forte que sa répugnance ou son dédain. Il s'assit de nouveau sur le banc de pierre pour être mieux en mesure de supporter le choc d'une révélation inattendue ; puis il pria son interlocuteur de s'expliquer catégoriquement.

—C'est ce que je vais faire dans quelques minutes, répliqua celui-ci. Mais je me hâte de vous prévenir que mon secret vaut de l'or... oh ! là, beaucoup d'or !... Donc, avant de vous livrer un secret si précieux, je désire que nous convenions d'un point très-intéressant... pour moi.

—Lequel ? demanda froidement Bénédicte, qui commençait à se rendre compte du mobile qui faisait agir et parler son interlocuteur.

—Eh bien ! si le secret vous enrichit, et, comme vous ne me paraissez point être un sot, il vous enrichira, c'est sûr, vous me compterez vingt mille francs. Est-ce convenu ? Topez là. Je m'en rapporterai à votre parole, car je ne suis pas méfiant et je crois à la probité du monde. Ça tient à ce que je suis un honnête homme, moi, voyez-vous !

Le père comprit que Duhoux l'estimait capable de spéculer sur les avantages de sa naissance mystérieuse, dès qu'il en connaîtrait l'origine. Il eut un frémissement de colère et de dégoût, mais il le contient. Que lui importait l'opinion d'un misérable ? En quoi pouvait-elle le blesser ? Une chose cependant ressortait pour lui de la condition qui lui était imposée, c'est que sa mère si sa mère existait véritablement, était riche et qu'elle allait être exposée aux entreprises cupides d'un coquin. Cette réflexion modifia le sentiment qui l'animait à l'égard de celle qui l'avait mis au monde. Il se sentit ému de commisération et se dit que son devoir était d'empêcher qu'on abusât du secret qui paraissait être en la possession d'un misérable. Il résolut donc de savoir le nom de celle dont on croyait qu'il était le fils.

—Ah ça ! topez-vous, oui ou non ? s'écria Duhoux impatient.

Et il élargissait la paume de sa longue main aux doigts crochus.

—Tout service mérite salaire, répondit Bénédicte en dédaignant de toucher la main qu'on lui tendait. Je vous jure que si votre révélation, quel qu'elle soit, me vaut loyalement, sinon la richesse que vous semblez ne prédire, du moins les vingt mille francs que vous me demandez, vous serez satisfait. Je vous le jure, entendez-vous !

—J'entends bien. Vous jurez pour ne pas toper. Vous êtes bien dégoûté, *monseigneur* ! Enfin, c'est bon. On se contente de votre serment.

Cependant Duhoux se prit à réfléchir ; le mot "loyalement" que Bénédicte avait prononcé l'inquiétait. Il commençait à

—Assez ! s'écria-t-il. Je veux être le seul juge de la conduite que je devrai tenir. Je ne m'engage à rien au delà du serment que j'ai déjà fait.

Roch Duhoux avait tressailli, Il venait de se rappeler sans doute avec quelle facilité Bénédicte l'avait enlevé de l'angle obscur où il se cachait pour le porter aux pieds de mademoiselle de Flavigny. Cette fois il parut redouter que son robuste interlocuteur n'eût la fantaisie de le lancer par-dessus la haie de l'enclos.

—Ne vous fâchez pas, lui dit-il vivement. J'arrive au fait, c'est-à-dire au secret de votre naissance.



Qui donc est là ? demanda-t-il d'un ton vibrant. (Page 412).

craindre que le pâtre ne fût point homme à tirer énergiquement parti d'une situation capable de donner de gros profits. Cette préoccupation lui échappa.

—Malepeste ! reprit-il, j'espère que vous ferez tout ce qu'il faudra pour parvenir à vous acquitter envers moi !

—Si mes droits sont légitimes, répliqua Bénédicte, je les revendiquerai.

—Mais peut-être la reconnaissance de ces endroits exigera-t-elle de la résolution, de l'audace.

Le pâtre se dressa de toute sa hauteur devant Duhoux. Son regard étincelait.

Après une pause, il reprit :

—Celle qui vous a donné le jour est une grande dame, une comtesse.

—Une comtesse ! balbutia le pâtre comme suffoqué.

—Oh ! poursuivit Duhoux, elle ne l'était pas encore lorsqu'elle vous mit au monde, mais elle n'en était pas moins de bonne noblesse, car elle était la fille...

—Achevez ! achevez !

—La fille du chevalier de Morsanges.

Bénédicte parut d'abord atterré, puis il eut un frémissement de colère et d'indignation.

— Ah ! prends garde ! s'écria-t-il.  
 — A quoi, s'il vous plaît ?  
 — A ce que tu dis, lâche calomniateur !  
 — Je ne calomnie pas. Je dis la vérité.  
 — Tu mens ! car, si je ne me trompe, la fille du chevalier de Morsanges ne serait autre que la comtesse de Flavigny !  
 — Eh bien ! votre mère se nomme la comtesse de Flavigny. Cela est certain.

Telle assurance produisit sur l'esprit du père une sorte de réaction. Elle calma son emportement sans lui enlever son incrédulité.

— Cela est impossible ! répliqua-t-il. Il y a erreur ! J'ai vu trois fois la comtesse de Flavigny. Trois fois j'ai pu contempler son noble et doux visage où rayonnent toutes les vertus. Jamais je ne croirai qu'elle ait pu être une mauvaise mère.

— Eh ! qui vous prie de le croire ? Certes, ce n'est pas moi. Je n'accuse ni mademoiselle Valérie de Morsanges ni madame de Flavigny.

— Alors que prétendez-vous, malheureux ?  
 — Je vous le répète, je prétends vous dire la vérité. Ecoutez-moi donc plus patiemment que vous ne l'avez fait jusqu'ici.  
 — Soit ! parlez.

Alors Duhoux raconta toute l'histoire et le secret de sa naissance.

Bénédict retomba sur le banc, la poitrine palpitante, le cœur brisé. Il couvrit son visage de ses deux mains qu'il inonda de pleurs.

Durant quelques minutes il demeura plongé dans cette prostration douloureuse, sans que Duhoux osât l'en tirer. Le sacrifiant ne comprenait rien, au reste, à cette profonde désolation. Il crut un instant que le père devenait fou.

— Miséricorde ! dit-il enfin en haussant les épaules, est-ce raisonnable de vous chagriner ainsi parce que vous êtes le fils d'une grande dame ? Malepeste ! si j'étais à votre place, moi, j'en serais tout joyeux, car ma fortune serait faite, et rondement faite, mille diables ! Allons, calmez-vous, et réfléchissez à toute la valeur du secret que, grâce à moi, vous possédez maintenant.

A ces mots, Bénédict releva brusquement le front. Un reflet de feu éclaira son visage nerveusement pâle et tout traversé de sillons humides et brillants. Il allait répliquer avec animation et stigmatiser, comme elles le méritaient, les odieuses paroles du misérable ; mais une pensée l'en empêcha. Il secoua la tête en murmurant :

— A quoi bon ? Est-ce que cet être hideux de corps et d'âme est capable de me comprendre ? Il ritait de mes reproches et de mes sentiments. Mieux vaut l'interroger pour connaître toute cette sombre histoire et prendre ensuite une résolution.

Lorsqu'il fut maître de ses sensations et de ses idées, il reprit d'une voix où résonnait une certaine vibration de mépris et d'horreur :

— Et mon père ? Qu'est-il devenu ?... Le savez-vous ?  
 — Votre père est mort, il s'est tué.  
 — Cela se passait sur le lac de Grand-Lieu, reprit le narrateur. Trois jours après, le cadavre de votre père était retrouvé sur la rive, parmi les roseaux. On creusa une fosse à l'écart, le corps y fut jeté, et l'herbe poussa bientôt haute et drue en cet endroit.

En apprenant la fin sinistre de son père, Bénédict éprouva malgré lui comme un frisson de pitié. L'instinct filial l'emporta d'abord en son cœur sur la sévérité du juge. Mais il ressaisit bientôt tout le stoïcisme et toute la vigueur de son esprit.

— Le criminel a fait justice de lui-même ! dit-il. C'est bien ! Que Dieu lui soit indulgent, s'il le peut. Moi, je tâcherai de ne point trop détester son souvenir.

Il se tut, croisa ses bras sur sa poitrine, et refoula courageusement les dernières larmes qui roulaient dans ses yeux. Duhoux, ébahi, comme hébété, le regardait en silence, cherchant, mais en vain, à s'expliquer ce qu'il voyait et ce qu'il voyait et ce qu'il entendait, se demandant de nouveau comment il était possible qu'on se désespérât parce que, au lieu d'être

le fils d'une bohémienne sans sou ni maille, on était le fils d'une comtesse riche à millions. Assurément c'était là un problème insoluble pour une intelligence comme celle de l'assassin de Sylvia.

Lorsqu'il se sentit tout à fait calme, le père se remit à interroger Roch Duhoux.

— Vous m'avez parlé d'une Sylvia la mulâtresse, dit-il. Quelle était cette Sylvia ?

— Une servante très-dévouée, en apparence, au chevalier de Morsanges. Le chevalier, qui avait résolu de vous proscrire de la famille, de vous faire élever loin de la France, dans les colonies, vous confia à ses soins, la combla de bienfaits, et la fit partir secrètement. Mais en route, elle conçut l'idée de retourner seule à la Guadeloupe. Alors elle vous abandonna au bord d'un chemin, après avoir posé votre berceau sur un tertre au pied d'une croix.

— Qui vous a dit cela ? demanda Bénédict attentif et réfléchi.

Duhoux parut d'abord embarrassé, puis il répondit brusquement :

— Parbleu ! je l'ai vu !

— Vous ?

— Oui, moi.

— Et vous avez toléré un tel abus de confiance ?

Le misérable hésita de nouveau, mais il eut bientôt improvisé une réplique conforme au récit mensonger qu'il faisait.

— Eh ! donc, dit-il d'un ton bourru affectant la franchise, j'avais été chargé de conduire jusqu'à Nantes cette Sylvia et le nouveau-né. En sorte que la mulâtresse me fit part de son projet. Ma foi ! je ne me pique pas d'être un Caton ou un saint Vincent de Paul. J'ai accepté un peu d'or qu'elle m'offrirait, et j'ai laissé les choses aller leur train. Voilà pour quoi j'en sais si long. Êtes-vous content ?

— Pas encore, car je ne m'explique pas comment vous avez pu savoir que j'avais été recueilli par les Cazeaux.

— Oh ! c'est bien simple. A peine étiez-vous sur le tertre au pied de la croix, lorsque j'entendis le roulement d'une charrette dans le sentier. Je suis naturellement curieux, et je voulus voir si les passants vous emporteraient. Je me cachai derrière des broussailles et j'attendis. Les passants s'arrêtèrent devant votre berceau, eurent pitié de vous et vous emportèrent. Il faisait nuit, mais la lune éclairait. Grâce à son éclat, je reconnus en eux les fermiers de la Bénardière. J'en fus content, car, à vrai dire, vous pouviez pas tomber en de meilleures mains.

A mesure que Duhoux racontait, le père appuyait sur lui un regard étrangement investigateur. Il semblait qu'il fût envahi par un sinistre pressentiment.

— Après cela, qu'avez-vous fait ? demanda-t-il. Vous avez quitté le service du chevalier de Morsanges, et vous vous êtes rendu à Paris ?

— Oui, j'avais le désir de visiter la capitale, et fouette cocher ! je me mis en route. A Paris, je n'ai guère prospéré, hélas ! C'est ce qui a décidé, un peu tard, il est vrai, mon retour au pays. Je suis revenu, du reste, avec l'espoir de vous retrouver ici, et de vous apprendre ce que vous savez maintenant. Je vous avouerai même que je me reprochais de ne l'avoir pas fait plus tôt, car je suis un honnête...

Mais il ne put achever cette phrase dont il avait contracté l'habitude et le tic. Deux mains s'abattirent rudement sur ses épaules, et les serrèrent avec la violence de deux étaux.

— Tu es un baudit ! s'écria le père d'une voix sifflante et terrible. Tu as assassiné cette Sylvia et tu l'as dépossédée ! C'est toi qui as exposé mon berceau sur le bord du chemin ! et tu n'es allé à Paris que pour jouir librement des fruits du meurtre et de la rapine !

— Moi ! moi ! articula Duhoux, la voix haletante, la face livide, les jambes pincées sous la robuste étreinte des deux mains.

Il paraissait terrifié.

— Oui, toi ! N'essaye pas de nier ! reprit Bénédict, dont les

yeux flamboyant. Tu es un scélérat, te dis-je ! Tandis que tu parlais, tout dénonçait en toi le crime que tu t'efforçais de cacher ! Infâme ! je te livrerai à la justice, qui, mise sur la trace de ton forfait, saura bien en découvrir la preuve et en faire éclater l'évidence.

Cette menace, loin d'épouvanter Roch Duhoux, sembla, au contraire, calmer sa frayeur. Il se remit un peu d'aplomb et parvint à reprendre une partie de son audace.

— En supposant que je sois coupable, dit-il, à quoi servirait-il de me livrer ?

— A te faire pendre ou rouer vif !

— Allons donc ! vous ne réfléchissez pas que ce dont vous m'accusez date de vingt ans. Or, il y a prescription, comme on dit, et la justice est impuissante à me condamner.

— C'est un aveu, cela, misérable ! On ne calcule pas si juste quand on est innocent. Il y a prescription pour l'assassinat de Sylvia, soit ! Mais est-ce donc le seul crime que tu aies commis ? Qu'as-tu fait depuis vingt ans ?

— J'ai vécu honnêtement à Paris.

— Tu veux railler ! Dès qu'on s'est engagé dans la voie du sang, on ne s'arrête plus. On glisse, on roule sur la pente fatale, et je suis convaincu que tu as tué plus d'une fois.

— C'est faux !

Mais la voix du misérable tremblait.

— Oui, je suis convaincu que déjà tu as été condamné ! poursuivit le père implacablement.

— Ah ça ! vous devenez insensé ?

— Je suis convaincu enfin que tu as traîné le boulet au bagne, et que ton épaule porte la marque de ton ignominie ! Duhoux, tout effaré, glissa la main dans une poche de sa veste. Il en tira furtivement un poignard dont il essaya de frapper Bénédicte. Mais le père vit le mouvement, saisit la main et la désarma.

— Quand je te disais que tu n'es qu'un assassin, avais-je tort ? s'écria-t-il avec une explosion de colère et de dédain.

Alors, enfonçant la pointe du poignard dans un lambeau de vêtement, il y pratiqua une large déchirure et y mit à nu l'épaule droite du bandit. Aussitôt, sous un reflet de lune, apparurent nettement deux lettres sinistres, deux lettres révélatrices d'un lugubre passé. T. F. Quoiqu'il s'y attendît, Bénédicte ne put s'empêcher de fremir. Il eut cependant le courage d'approcher le doigt sur les majuscules infâmes.

— Allons, dit-il, je ne me trompais pas. En voilà la preuve. Oseras-tu nier maintenant ?

Duhoux était comme terrassé. Il eut quelque peine à se relever de cet abatement.

— Il y a évidence, répondit-il enfin avec résolution, pourquoi nierais-je ? C'est égal, vous êtes tout de même un fin matois, et, vrai, vous feriez un fameux sorcier.

Il prononça ces derniers mots d'un ton doucereux, sans doute dans l'espoir de flatter le père et de l'apaiser. Puis, sans y être contraint et pour complaire à Bénédicte, en lui montrant jusqu'à quel point il avait deviné juste, il lui raconta cyniquement sa vie depuis le jour où il avait quitté le château de Morsanges pour se rendre à Paris. Vie de débauches immonde, où l'orgie grossière, la basse luxure et le jeu effréné avaient dévoré promptement le produit du vol fait sur le cadavre de Sylvia. Après quoi, le scélérat, incapable de se remettre au travail, s'était affilié à une bande de coupe-jarrets. Il avait tué, il avait volé de nouveau. Puis il avait été pris avec quelques-uns de ses compagnons. Alors il s'était fait délateur ; et, tandis que ses complices étaient roués vifs, on le conduisait, lui, au bagne, où il demeura quinze ans.

— A l'expiration de ma peine, poursuivit-il, je fus mis en liberté, et je retournai à Paris. Là, parfois mendiant, parfois gagnant un morceau de pain à la sueur de mon front, je vivais tant bien que mal, plus souvent mal que bien. Enfin, un jour je me souvins de l'enfant abandonné au pied de la croix ; il me poussa dans l'esprit l'idée dont je vous ai dit un petit mot. Je pris résolument le chemin de la Bernardière, et me voici.

Bénédicte avait écouté cette étrange confession avec un se-

cret frémissement. Il était tenté de se croire le jouet d'un horrible cauchemar. Il lui montait au cerveau comme un odeur fétide de boue et de sang. Il s'était éloigné de Roch Duhoux autant que le permettait l'espace restreint où cette scène se déroulait. Le voisinage d'une bête venimeuse lui eût causé moins d'horripilation. Cependant, après quelques minutes de réflexion, il surmonta le dégoût qu'il ressentait, et s'approchant de son abject interlocuteur :

— Écoutez-moi, lui dit-il avec un calme contraint et d'autant plus menaçant. Vous êtes le rebut des hommes et vous en portez la preuve en caractères ineffaçables. Je puis donc, quand je voudrai, vous faire chasser de partout, rien qu'en prononçant un mot ; galérien !

— Mais ce mot, vous ne le prononcerez pas, car ce serait de l'ingratitude et de la méchanceté ?

— Oui, je me tairai, bandit ! mais à une condition.

— Laquelle ? D'avance j'y souscris.

— C'est que vous ne répéterez à personne ce que vous m'avez révélé, à moi ! C'est que vous garderez un silence absolu sur l'affreux malheur qui a jadis frappé mademoiselle Valérie de Morsanges ! C'est que vous ne direz plus jamais, jamais, entendez-vous bien ! que je suis le filet de la comtesse de Flavigny !

— Soit, je garderai le silence, puisque vous le voulez. Mais, vous ne comptez donc pas profiter des avantages de votre naissance ?

— Ma naissance ! répliqua le père avec une sombre animation, elle me fait horreur ! Je la déteste ! je la répudie ! et je maudrais mon père si un père pouvait jamais être maudit par son fils !

— Quoi ! vous ne vous ferez pas connaître au moins par votre véritable mère ? Vous ne l'obligerez pas à vous enrichir en la menaçant, s'il le faut, de vous adresser au comte de Flavigny ?

— Arrière, vil coquin ! s'écria Bénédicte en repoussant Duhoux. Oses-tu me croire capable d'une telle abomination ? Sache donc que je plains du plus profond de mon âme la comtesse de Flavigny ! je pouvais effacer la tache fatale avec mon sang, je le verserais goutte à goutte et tout entier ! Pauvre femme ! chère victime ! Et j'irais, moi, troubler cette vie noble et respectée ! J'irais crier à cette grande dame, ma mère, regardez-moi ! Vite une place dans votre cœur et surtout une place dans votre fortune ! sinon, je dis tout au comte, à votre époux ! Ah ! je suis pire encore que mon père ! Lui n'était qu'un criminel ! Moi, moi, je suis un lâche ! Je spéculé sur l'infamie ! Je fais l'usure avec l'honneur !

Et il éclata en sanglots. Duhoux était muet d'étonnement. Cette exaltation l'impressionnait malgré lui.

— A-t-on jamais vu un pareil original ! murmura-t-il. Il n'a vraiment pas le sens commun.

— Retirez-vous ! lui dit Bénédicte impérieusement.

— Je ne demande pas mieux. Bonsoir !

— Souvenez-vous de votre promesse ! Si vous voulez que je me taise, taisez-vous !

— Soyez tranquille, je ne soufflerai mot.

— Croyez-moi, quittez le pays.

— Impossible. J'ai trouvé des protections non loin d'ici, et je compte en profiter.

— Soit. Laissez-moi.

— Vos idées bizarres me font perdre une vingtaine de mille francs ; il est bien naturel que je cherche à recourir aux bonnes dispositions qu'on me témoigne d'un autre côté.

— Laissez-moi, vous dis-je ! retirez-vous.

Et le père accompagna cette injonction d'un coup d'œil qui ne permettait plus de répliquer. Roch Duhoux s'éloigna d'un pas rapide et en grommelant.

Lorsqu'il fut seul, Bénédicte bomba dans une profonde méditation. La tête inclinée en arrière, le regard perdu dans l'immensité du ciel, le visage sillonné de pleurs, il demeura immobile et silencieux. Lorsqu'il parvint à sortir de cette rêverie douloureuse, il était calme et résolu.

— Madame la comtesse de Flavigny, murmura-t-il avec une douceur solennelle, vous n'aurez jamais qu'un fils, vous le bon

et généreux Raoul. Moi, dussé-je disparaître ou mourir, je veux, quoi qu'il arrive, rester Bénédicte l'orphelin, Bénédicte le proscrit, Bénédicte l'enfant trouvé !

V

Au point du jour le pâtre se leva. Il chercha Duhoux ; mais celui-ci n'était plus à la ferme. Il avait pris le chemin de Montaigu pour aller faire emplette d'un vêtement convenable avec l'argent que lui avait donné le comte de Flavigny.

Comme on le pense bien, Bénédicte n'avait guère dormi. Toute la nuit un tumulte irresistible de sensations et d'idées avait tenu son esprit en éveil. Il avait vu passer et repasser dans son imagination hebreuse ce qui lui était arrivé d'im prévu et de saisissant depuis trois jours. Plus d'une fois il avait cru qu'il rêvait, et il s'était efforcé de se soustraire aux hallucinations d'un songe. Mais il lui avait bien fallu reconnaître qu'il était sous l'étreinte de la réalité. Douleuruse étreinte, qui lui brisait le cœur lorsqu'il se rappelait la révélation que lui avait faite l'ancien forçat.

Tout en allant et venant dans la ferme, l'œil humide, le front soucieux, il regardait ça et là avec l'espoir de rencontrer Duhoux, à qui il voulait une dernière fois imposer le silence le plus absolu, le secret le plus profond. Las de l'inutilité de ses recherches, il s'arrêta dans la cour, s'assit sur la margelle d'un puits, et rotomba sous l'empire de ses navrantes pensées.

Le soleil se levait, en ce moment, dans une atmosphère d'or ; les arbres, étincelants de rosée, bruissaient sous un souffle odorant ; les oiseaux s'éveillaient et saluaient la lumière avec des éclats de mélodie et de gaieté. Mais qu'importait à Bénédicte cette douce joie de la nature ! Il ne la voyait pas, il ne l'entendait pas. Il ne voyait que la honte de sa naissance, il n'entendait que le cri de réprobation poussé sur son berceau. Tout accablé, il appuya sa tête contre un des étais de la manivelle du puits et ferma ses yeux qui se gonflaient de pleurs.

— Je suis un paria de la vie ! murmura-t-il. Je n'ai cultivé mon esprit, hélas ! que pour mieux comprendre la laideur de ma tache originelle et la justice de ma proscription !

Il achevait à peine de s'exprimer ainsi, lorsqu'il sentit une caresse sur ses mains et un baiser sur son front. Il souleva ses paupières et vit ses chiens qui le léchaient, tandis que la mère Cazeaux l'envisageait avec inquiétude. La digne femme avait entendu quelques-uns des mots soupirés par lui, mais elle n'avait pu en saisir le sens. Toutefois elle devina aisément que son Bénédicte avait du chagrin.

— Qu'as-tu donc, mon enfant ? lui demanda-t-elle en s'asseyant près de lui sur la margelle et en l'entourant de ses deux bras. Souffres-tu ? Es-tu malheureux ? Conte-moi tes peines ! On ne doit rien cacher à sa mère.

Le pâtre l'embrassa et se mit à caresser Castor et Pollux. En se sentant si aimé, son cœur oppressé se dilata.

— Bonne mère ! dit-il presque souriant. Excellente mère !... Je ne sais ce que j'ai. Un peu de malaise sans cause, j'imagine ; un peu d'ennui sans raison... Ça passera... Tenez, c'est déjà passé.

La mère Cazeaux hocha doucement la tête ; elle reprit.

— Il n'y a guère de malaise sans cause, ni d'ennui sans raison, cher enfant. Tu es trop instruit, trop intelligent pour ne point savoir ce qui te tourmente. Peut-être même ta tristesse vient-elle de ton savoir et de ta supériorité. Le plus savant n'est pas toujours le plus heureux, surtout dans une humble condition. L'ignorance s'accommode mieux d'une vie obscure et pauvre. Mon Bénédicte, je soupçonne que tu n'es pas satisfait de ton sort et que tu songes à en changer.

— Moi, ma mère !...

Il s'interrompit. Une réflexion soudaine l'empêcha d'achever sa protestation. Il se dit qu'après tout, puisqu'il avait résolu de ne jamais confier à personne qu'il était le fils de la comtesse de Flavigny, il convenait qu'il attribuât ses tristesses et même ses larmes à une mystérieuse ambition.

— Eh bien ! je l'avoue, mère, reprit-il, il m'arrive parfois de penser à l'avenir, et mes pensées ne sont pas toujours conformes à la modestie de ma position. Je me reproche alors de manquer de retenue, de sagesse, je m'accuse de n'être qu'un présomptueux et un ingrat de n'être pas le plus heureux des hommes au milieu de ma famille d'adoption. Dieu merci ! ces folles idées se dissipent bientôt d'elles-mêmes, après avoir mis un nuage devant mes yeux. Tout à l'heure vous m'avez surpris tandis que je luttais contre une nouvelle importunité de mon imagination. Mais me voici devenu raisonnable et disposé à rire de mes rêves insensés.

Son visage s'éclaira, en effet, d'une lueur de gaieté. Mais la mère Cazeaux devint grave et pensive.

— Mon cher enfant, dit-elle, tu n'es pas un garçon ordinaire. Quoique je ne sois qu'une pauvre femme, incapable de bien juger des hommes et des choses, souvent il m'a semblé que tu n'étais pas fait pour végéter parmi nous. Il y a des instants, vois-tu, où ton front s'illumine. Dans ces instants-là je me demande si tu n'es pas un prédestiné, si Dieu ne t'a pas donné une existence plus brillante que celle d'un simple paysan. Je ne m'étonne donc pas de ce que tu viens de me conter. Je ne m'en réjouis guère, parce que je voudrais te garder toujours parmi nous. Cependant je pense qu'il ne serait pas bien de te retenir, si un instinct secret te poussait à sortir de la vie que nous menons et à parcourir un autre chemin.

— C'est l'occasion qui nous change de voie, répondit le pâtre, aucune occasion ne s'est encore offerte à moi. Je doute même qu'il s'en présente jamais une qui me détermine à faire autre chose que ce que je fais. D'ailleurs, plus je réfléchis, et plus je comprends que dans notre société française telle qu'elle est constituée, avec ses privilèges de toute nature, il est bien difficile, sinon impossible, à un pauvre diable tel que moi, de s'élever au-dessus de la condition où l'a placé le hasard. Aussi, en dépit des vagues élans de mon esprit, commencé-je à me convaincre que le parti le plus sensé est encore pour moi de rester à la Bénardière, où l'on m'aime, et de vivre heureux dans l'obscurité.

— Ce que tu me dis là, mon Bénédicte, me réjouit le cœur. Mais est-ce bien sincère ! ne cherches-tu pas à te tromper toi-même ? A ton âge, se résigne-t-on si facilement à n'être rien, lorsque sans doute on peut prétendre.

— A quoi, mère ? A être valet dans quelque château, comme me l'a proposé madame la marquise d'Aprémont ? Non. J'ai trop de fierté, trop d'orgueil pour une si mesquine ambition. Je vous servirai tant qu'il vous plaira, parce que je m'acquitte ainsi d'une dette de reconnaissance. Autrement je ne serai jamais le domestique de personne, pas même d'un grand seigneur.

— Bien ! dit la fermière en s'exaltant. J'aime à t'entendre parler ainsi. Tu as une belle âme, mon fils. Ah ! que ne suis-je ta vraie mère, hélas ! Il y a des jours où je jalouse, sans la connaître, celle qui t'a mis au monde et... abandonné la malheureuse !

Bénédicte se sentit frissonner. Il posa la main sur les lèvres qui venaient de proférer ces mots.

— Chut ! murmura-t-il tout tremblant. Ne dites pas de mal de la pauvre femme, car vous ignorez si c'est elle qui m'a repoussé. Qui sait ce qu'elle a souffert ? Qui sait sous quelle infortune son âme a fléchi ? Ah ! tenez, c'est surtout aux mères que ressemblent les fils ! Eh bien ! puisque je ne suis pas un méchant homme, pourquoi celle qui m'a donné la vie ne m'aurait-elle pas aussi donné son cœur ?

— Tu fais ton devoir en la défendant malgré tout, mon Bénédicte, répondit la fermière, et je ne t'en estime que davantage. J'ai eu tort, d'ailleurs, de m'exprimer durement à son égard, cela ne m'arrivera plus. Pardonne-moi, et causons encore de ton avenir.

— Soit, je vous écoute.

— Voyons : est-ce que tu songes sérieusement à demeurer avec nous ?

— Je vous avoue que jusqu'à ce jour je n'ai pas formé un autre projet.

— En ce cas, mon enfant, j'ai trouvé un bon moyen pour te fixer plus que jamais à la Bénardière.

— Ce moyen, quel est-il ?

— Un mariage, oui-dà ?

— Vous voulez me marier ! Avec qui ?

— Avec Justine, parbleu ! Est-ce que tu ne trouves pas ma petite Muguette digne de toi ?

— Ah ! si fait.

— Elle est gentille et bonne, n'est-ce pas ?

— Assurément.

— Alors tu consens à devenir son mari ?

Bénédict ne répondit pas.

— J'en ai parlé au père Cazeaux, qui ne demande pas mieux que de vous unir, poursuivit la fermière un peu surprise du père. Devenu notre gendre, tu seras encore plus notre enfant, si c'est possible. Puis, bientôt sans doute, car nous sommes déjà fatigués, nous autres vieux, ta femme et toi, vous nous succéderez dans la direction de la ferme ; nous vous céderons le bail, qui, grâce à ton courage et à la générosité de la marquise d'Aprémont, va devenir vraiment avantageux. Cela te convient-il, mon ami ?

Le jeune homme sourit.

— Ce que vous me proposez là est tout simplement impossible, mère, attendu que ce serait cruel.

— Cruel ! pourquoi ?

— Parce que Justine aime Justin. Parce que Muguette est aimée de Coquelicot.

— Alons donc ! des enfantillages. Ça n'est pas sérieux. Justin n'est qu'un enfant : toi, tu es un homme. Justin est quasiment laid ; toi, tu es beau. Ma fille sera heureuse de t'épouser.

— Si vous lui dites : Je veux que tu sois la femme de Bénédict, il est certain qu'elle y consentira, parce qu'elles est une fille soumise et que d'ailleurs elle ne me déteste pas. Mais, quand à être trop heureuse, ajouta le père en hochant la tête, je crains plutôt qu'elle ne le soit pas même assez.

— Elle serait bien difficile, et je voudrais bien voir ça.

— A quoi bon, mère ? Coquelicot est un digne garçon. Réservons-lui Muguette, et nous ferons plus tard, en les mariant, un bon petit ménage qui nous bénira. Je n'en resterai pas moins à la ferme tant qu'on aura besoin de mes services. Ou si jamais je quitte le pays, c'est que j'y serai contraint par quelque grave nécessité.

Ces dernières paroles furent accoutées avec un ton presque solennel. La fermière ne le remarqua pas. Elle était déçue. Cependant elle fit un effort et prit un rire enjoué.

— Bah ! s'écria-t-elle, tes beaux prétextes ne m'en imposent pas ! Je te devine, sorniois.

— Vraiment ! vous m'étonnez, mère.

— Tu n'as pas le goût au mariage, voilà la vérité. A ta guise, cher enfant ! Peut-être vaut-il mieux que tu te conserves libre. On ne sait pas ce qui peut advenir. Embrasse-moi encore, et n'en parlons plus.

En ce moment un léger bruit attira leur attention. Ils virent tout près d'eux Muguette et Coquelicot. Coquelicot, le regard exalté, la joue éclatante, poussait Muguette qui paraissait hésiter.

— Tu le veux ? lui dit-elle rapidement.

— Oui ! répondit Justin d'un ton résolu.

Elle s'avança vers le père, et lui tendant la main :

— Si vous voulez m'épouser, Bénédict, répondit-elle, je consens à devenir votre femme.

La mère Cazeaux envisagea sa fille d'un air ébahi.

— Ah ça ! demanda-t-elle, qu'est-ce que cela signifie ? tu n'aime donc pas Justin ?

— Moi ? oh ! si.

— Eh bien ! alors ?...

Coquelicot intervint brusquement.

— Mais elle aime encore mieux Bénédict ! répondit-il avec animation.

— Bénédict se trompe donc quand il croit, comme il le prétendait à l'instant même, que, s'il épousait ma fille, Muguette et toi vous ne seriez pas heureux.

— Il se trompe, c'est sûr ! répliqua de nouveau Justin. Moi, d'abord, j'en serais très-content.

— Et toi, Justine ?

— J'en serais très-contente aussi, ma mère, balbutia l'enfant.

Malgré elle, son attitude protestait un peu.

— Sois donc plus brave ! lui dit tout bas Justin, c'est si beau de se sacrifier !

— Je ne peux pas, murmura Muguette. C'est que je te regrette, vois-tu, Coquelicot.

Le père les considérait l'un et l'autre en souriant.

— Ainsi tu souhaites que je devienne ton mari, Justine ? demanda-t-il.

— Si ça doit vous faire bien plaisir, oui, dit-elle avec un léger soupir.

— Assurément cela me fera bien plaisir, mais à une condition.

— Laquelle ?

— Tu vas me jurer, Muguette, que tu me préfères à Justin.

— Oh ! je ne jurerais pas ça ! répliqua-t-elle vivement.

— Pourquoi ?

— Parce que... parce que...

— Eh ! parce que c'est Coquelicot que tu aimes de tout ton cœur, chère petite ! reprit le père. Parce que c'est lui que tu seras heureuse d'épouser un jour, car tu l'épouseras, je te le promets, n'est-ce pas, mère Cazeaux ?

La fermière fit un signe d'assentiment.

— Moi, d'ailleurs, poursuivit Bénédict dont les yeux devinrent pensifs, je ne songe point à me marier, même avec une bonne et jolie fille comme toi, Muguette. J'ai aussi mes amours, de nobles et pures amours ! et je veux leur rester fidèle longtemps encore... toujours peut-être !

— Et quelles sont ces amours ? demanda curieusement Justine, tandis que la mère Cazeaux écoutait avec une certaine anxiété.

Bénédict ne répondit pas tout de suite, et, chose bizarre ! il tressaillit.

Une douce vision venait de s'offrir subitement à son esprit. Deux fantômes charmants lui étaient apparus comme en un rêve. Il avait vu, dans son imagination, Blanche et la comtesse de Flavigny. La comtesse le considérait avec une mélancolique bonté. Blanche lui adressait un angélique regard. Il ferma les yeux comme s'il avait un éblouissement.

— Eh bien ! insista Muguette, c'est donc un secret, ce que vous aimez tant ?

— Non, répondit enfin le père échappant à la radieuse obsession ; mes amours, chère enfant, sont la science et la solitude.

La jeune paysanne fit une moue expressive, et se tournant vers Coquelicot :

— J'étais bien sûre, dit-elle gaiement, que Bénédict ne pensait pas même à moi.

— J'en suis bien aise, murmura Justin à la fois triste et joyeux ; pourtant je me serais sacrifié de bon cœur !

— Ce sera pour une autre occasion, répondit le père en lui serrant la main.

Le père Cazeaux parut au même instant dans la cour. On alla au-devant de lui et on l'embrassa. Il avait une si belle mine que chacun lui en fit compliment. Il déclara qu'en effet il ne s'était jamais senti plus dispos ni plus gaillard. Il attribua ce renouvellement de force et de santé aux satisfactions qu'il avait eues la veille.

— Oui, c'est à Bénédict que je dois encore cela ! s'écria-t-il.

Cet élan provoqua une vive effusion de tendresse de la part de la mère Cazeaux ; Justin et Justine se mêlèrent à cette ovation de l'amitié ; Castor et Pollux eux-mêmes, stimulés par l'exemple, se remirent à caresser leur maître. Tant de témoignages réitérés d'une affection si expansive et si sincère firent entrer dans l'âme de Bénédict une ineffable consolation.

Lorsqu'il partit pour la Gorge-aux-Loups, il était calme ; il

se disait qu'en bonne justice il n'était point solidaire du crime paternel. Il se promettait de mener une telle existence de probité et d'honneur qu'elle ferait oublier un jour, s'il le fallait, l'héritage de honte mystérieuse qui lui était échu.

—En dépit des préjugés du monde, reprit-il avec une ardente conviction, la tache originelle est une iniquité ! Tout homme n'est responsable que de ses propres actes, et je jure que ma vie entière sera une preuve évidente que l'infamie ne se transmet pas !

Après quoi, il devint silencieux, ouvrit l'un des volumes que lui avait prêtés M. Mathieu, et, pour achever de se raffermir l'esprit, se plongea dans la lecture de l'ouvrage si court et cependant si substantiel qui traite de la *Grandeur et de la décadence des Romains*. Il venait d'en lire une centaine de pages, lentement, avec réflexion, tandis que son troupeau chevauchait en broutant l'herbe rare du sentier, lorsqu'il arriva en vue de la Gorge aux Loups. Il ferma le livre sur le chapitre où Rome, parvenue à l'apogée de sa grandeur républicaine, commence la période de sa décadence avec la tyrannie de ses empereurs. Ce résumé philosophique de l'épopée romaine l'avait si profondément impressionné qu'il en demeura tout méditatif et ne donna pas même un regard au paysage romantique et sévère qui l'environnait.

Il était dans une lande divisée en compartiments étroits comme des cases d'échiquier. De petits tertres, couronnés de maigres genêts, clôturaient ces carrés d'ajoncs épineux. De toutes parts, des coteaux boisés fermaient l'horizon. Ces coteaux circulaires, par une courbe rapide, se rapprochaient et se resserraient brusquement à une extrémité du vallon. Ils s'élevaient àpres et sourcilieux, couverts d'épais taillis et de chênes haut lancés. Ils se côtoyaient comme deux grands talus ombragés et décrivaient quelques sinuosités aboutissant à une vallée riante, au fond de laquelle on entrevoyait la pointe du clocher lointain de Montaigu. Un ruisseau, dont la source s'échappait du flanc de l'une des collines, courait dans le creux du défilé sur un lit de cailloux blancs, au milieu d'une végétation robuste, toute semée d'iris jaunes, de menthes odorantes et de scabieuses aux épis pourprés. Il était visible que cette tente, tapissée d'une mousse verdâtre, n'était pas souvent foulée par un pied humain, et que la solitude la plus profonde régnait presque toujours dans ce sombre repli. Les paysans le croyant hanté, ce qui les en éloignait et ce qui n'avait pas peu contribué à donner à M. Mathieu la réputation de sorcier. Cette gorge devait son nom au grand nombre de loups dont elle avait été jadis le repaire favori. Mais des battues fréquentes et acharnées les avaient si bien détruits que pas un seul n'y avait été depuis cinquante ans.

Sans songer même à cette sécurité dont il avait l'habitude, le père engagea son troupeau entre les deux hautes collines. Les moutons se mirent à tondre l'herbe grasse et à boire au ruisseau cristallin, ils ne s'avançaient plus qu'avec lenteur sous les molles excitations de Castor et de Pollux. On parvint de la sorte à l'ouverture d'un chemin grimpant jusqu'au sommet du coteau oriental. Sur un signe de Bénédicte, aussitôt interprété par ses chiens, la direction fut changée, et l'on fit l'ascension de cet escarpement.

Une vaste clairière apparut bientôt dans une anfractuosité qui séparait deux mamelons. Là s'étalait un opulent fouillis de bruyère, de folle avoine, de fougère et de sainfoin. Bénédicte choisit cet herbage pour y parquer son troupeau, qui s'y répandit en bêlant de joie et en bondissant. Un instant après, il le laissa sous la garde vigilante de Castor et de Pollux, et redescendit le coteau obliquement, à travers la haute futaie. Il marchait à peine depuis cinq minutes lorsqu'il arriva, à mi-côté, sur un terre plein formé par une échancrure de la colline entre un amphithéâtre d'arbres séculaires et une ravine pleine de ronces et de genêts, descendant jusqu'au fond de la Gorge aux Loups. Là s'élevait une chaumière à demi cachée sous de vieux débris de châtaignier et de vigne vierge. Une lie d'aubépine régnait autour de l'enclos dans lequel poussaient çà et là sans symétrie, du moins appa-

ronte, des plates-bandes de fleurs, des carrés de légumes et des buissons d'arbres fruitiers. Du sol jaillissait un filet d'eau qui, après avoir rempli un petit bassin, se répandait dans la ravine et allait se mêler au ruisseau. Ce refuge d'anachorète avait un aspect souriant. La vue s'y étendait sur toute la gorge, dont les ondulations profondes et bocagères avaient à la fois de la grâce et de la majesté.

Le père traversa l'enclos. Il s'arrêta sur le seuil de la chaumière, dans laquelle il vit M. Mathieu aiguisant un couteau. Le solitaire était si absorbé en cette occupation qu'il n'avait point entendu le pas de Bénédicte. Il avait la physionomie sombre et comme une agitation febrile dans les mouvements.

—Me voici, dit le jeune homme. Bonjour, cher maître !

M. Mathieu leva la tête. Ses yeux s'animent d'un reflet de bienveillance lorsqu'il reconnut Bénédicte.

—Bonjour, cher élève ! répondit-il. Soyez le bienvenu.

Il posa le couteau sur une table et pressa sa main que le père lui tendait.

Pour tout autre que Bénédicte, l'intérieur de la chaumière eût été un sujet d'étonnement. Rien, en effet, ne ressemblait moins à un mobilier rustique que le bizarre ameublement de cette habitation. Un grand hamac, pendu à une solive du plafond, tenait lieu de lit. Dans l'embrasure de l'unique fenêtre, un telescope portatif se dressait vers le ciel. Une boîte de botaniste en fer-blanc demi-cylindrique s'accrochait à l'une des parois du mur. Deux sphères, l'une terrestre, l'autre céleste, s'arrondissaient aux extrémités d'une table en chêne, à pieds tors, sur laquelle on apercevait des papiers épars, un encrier, une loupe, un compas, quelques plantes fraîches, d'autres desséchées, enfin le couteau nouvellement aiguisé, lequel servait sans doute aux herborisations. On remarquait encore dans cette chaumière une vieille armoire sculptée contenant une modeste garde-robe, des rayons de bibliothèque assujettis çà et là, couverts de livres de science, de philosophie et d'histoire ; une brute cheminée, dont le manteau saillant portait un alambic, un creuset, des pots de grès, des bocaux et des fioles de pharmacie. Dans un angle de la pièce, sur une étagère, étaient rangées plusieurs têtes de mort, et une collection de plâtres, physionomies saillantes, dont chaque trait était étiqueté par M. Mathieu, qui avait étudié la *Physiognomonie* de Lavater. En un mot, tout dans cette cabane couverte de chaume annonçait le réduit d'un savant.

M. Mathieu indiqua au père un escabeau et lui dit de s'asseoir.

—Mon cher enfant, commença-t-il avec tristesse, ce n'est point pour vous donner une leçon de botanique ou d'astronomie que je vous ai prié de venir aujourd'hui à la Gorge-aux-Loups. Hélas ! depuis hier je ne songe point à la science, et mon esprit n'éprouve aucun goût aux choses merveilleuses de la terre et du ciel. Un trouble inexplicable s'est emparé de mon âme. C'est la cause de ce trouble que je veux vous confier, dans l'espoir que cette confidence aura pour effet de modérer un peu mon agitation. Vous comprendrez ainsi, en même temps, les raisons douloureuses, les chagrins poignants, les âpres infortunes qui m'ont déterminé à fuir le monde et à rechercher la solitude. L'histoire de ma vie n'est au reste que l'histoire de mon cœur. Quelques mots suffiront à la retracer.

Après une pause, M. Mathieu reprit :

—Je suis né à Paris d'humbles artisans qui eurent l'ambition de m'élever par l'intelligence et le savoir au-dessus de leur condition. Ils me mirent aux écoles jusqu'à l'âge de seize ans. En sorte qu'ils se privèrent souvent du nécessaire de l'existence pour me donner un superflu d'instruction. Tout jeune encore, grâce à quelques succès qui me firent remarquer, je fut destiné à l'enseignement. On me plaça, en qualité de maître suppléant, chez un des principaux instituteurs de la capitale. L'excellent homme me prit en grande affection, et, comme il n'avait pas d'enfant, il me désigna pour son successeur. Il mourut et je lui succédaï. Je dois me rendre cette justice : je ne fus point ingrat envers mon père et ma mère. Des infirmités soudaines vinrent leur enlever la force de gagner leur

pain. Je me fis une joie de partager le mien avec eux. Aussi bien, pour n'être point distrait dans l'accomplissement de mon devoir filial, j'eus le courage de rompre un projet d'union que j'avais moi-même formé avec bonheur. J'en souffris d'abord, mais je m'en consolai bientôt en voyant combien mon père et ma mère étaient heureux du dévouement que je leur montrais. Dix années s'écoulèrent ainsi, et lorsqu'ils rendirent leur âme à Dieu, ce fut entre mes bras, en me remerciaient et en me bénissant. C'est là un souvenir qui, si lointain qu'il soit, a encore la puissance de m'attendrir et de me rendre meilleur. Ah ! l'homme n'a jamais mal vécu qui a su vénérer et secourir dans l'infortune ceux qui lui ont donné le jour !

Cette noble pensée parut émuvoir Bénédicte. M. Mathieu poursuivit :

— J'avais trente ans sonnés quand je me vis seul, sans famille, n'ayant plus d'autre affection ici-bas que celle de mes élèves, auxquels je m'étais attaché, et qui m'aimaient sincèrement. Cet intérêt, calme et doux, suffit quelque temps à remplir mon existence. Je m'occupais d'ailleurs de mon état avec zèle, avec passion ; et, non content d'enseigner le peu que je savais, j'étudiais moi-même chaque jour ardemment. Aux heures de loisir, matin et soir, je cherchais à m'assimiler les éléments de plusieurs sciences, fort étrangères souvent aux nécessités intellectuelles d'un simple instituteur. De la sorte le temps se passait pour moi avec rapidité. J'étais satisfait, et je ne pensais guère à modifier ma vie, à me créer d'autres distractions, lorsque deux incidents, que je puis appeler romanesques, me déterminèrent à me marier. Un dimanche, je me promenais en herborisant dans les Prés-Saint-Gervais, près Paris. Comme j'arrivais au détour d'un buisson, tout en lisant quelques pages du système de Linné, le grand naturaliste, je me baissai distraitemment pour cueillir une verveine à petites fleurs pourpres. Aussitôt je sentis une main soyeuse toucher la mienne, et j'entendis une voix veloutée qui me disait : " Trop tard, monsieur. Cette fleur est à moi." Je vis alors une jeune fille qui me souriait avec des lèvres de capucine et des yeux de pervenche. Elle cueillit la verveine et s'éloigna. Je continuai ma promenade tout songeur, ne lisant guère et n'herborisant plus. Le soir, une éclipse de lune devait avoir lieu. Je voulus l'observer. J'avais un peu étudié l'astronomie dans Képler et dans Newton, et je commençais à m'y intéresser. J'établis mon télescope, le même que je possède ici, dans la cour destinée aux récréations de mes élèves. Je le braquai sur un point du ciel où la lune allait entrer en *conjonction*. Soudain un cri m'échappa. Au-dessous de la ligne oblique formée par le rayon prolongé de mon télescope, je venais d'apercevoir à la fenêtre ouverte d'une maison voisine la jeune fille des Prés-Saint-Gervais. Elle travaillait sous la clarté d'une lampe dans un encadrement de cobœas et de liserons. Mon cri attira son attention. Elle parut me reconnaître et me salua en inclinant la tête. Ce fut tout. Moi, j'oubliai l'éclipse de lune, je m'assis sur un banc et je demeurai immobile, le regard dirigé vers le nimbe lumineux où se dessinait la tête angélique de l'inconnue. Le lendemain, je m'informai d'elle. J'appris qu'elle était orpheline, qu'elle habitait le quartier depuis la mort de ses parents, qu'elle était fleuriste habile, laborieuse et sage. Mon parti fut pris sur-le-champ ; je me présentai chez elle, et je lui fis résolument l'offre de mon cœur et de ma main. Elle m'accueillit avec bonté, mais elle ajourna sa réponse. Un mois après, nous étions unis. Cette union, pour ainsi dire improvisée, me rendit le plus heureux des hommes. Peut-être fus-je trop heureux, car il est, ce me semble, une limite de bonheur que le destin jaloux ne permet pas de franchir. Toujours est-il que plusieurs années s'écoulèrent pour nous au milieu des joies intimes et profondes d'un amour également partagé. Nos cours, cependant, avaient conçu une espérance qui tardait à se réaliser. C'était le seul nuage flottant sur la limpidité de notre ciel. Ce nuage se dissipa enfin : celle que j'aime devint mère, et je sentis à la fois tressaillir au fond de mon âme

toutes les tendresses du père et toutes les adorations de l'époux. Hélas ! cela dépassait sans doute la mesure rigoureuse des félicités de ce monde. Un orage éclata tout à coup sur notre destinée ; la mort frappa... et je restai comme anéanti entre une tombe et un berceau. L'enfant vivait, mais la mère n'était plus.

Ce souvenir arracha une larme au vieillard. Sa voix s'était altérée, il dut attendre, pour mieux continuer son récit, qu'elle eût repris un peu de fermeté.

— Il est des chagrins qu'on ne raconte pas, reprit-il ; la parole humaine y serait impuissante. Comment dire les déchirements d'un cœur qui a perdu pour jamais sa joie suprême et sa suprême consolation ? A deux, tout souriait, même l'infortune. Seul, tout semble morne, même la prospérité. L'âme est partie, il ne reste qu'un corps inerte. Or, si l'on se meurt, du moins on ne vit plus. Cette léthargie morale se fût sans doute prolongée en moi, si la vue de mon enfant ne m'eût bientôt rappelé que j'avais en ce monde un devoir à remplir, une existence à protéger. La réaction fut soudaine, je ressuscitai en quelque sorte, et je sentis une flamme nouvelle me réchauffer le cœur. La chère petite créature qui me ranimait ainsi m'avait d'abord fait éprouver une sensation répulsive. Je lui en avais voulu de la mort causée par sa naissance, et je l'avais éloignée en la confiant à une étrangère qui, heureusement, lui prodigua les soins les plus maternels. Quand ma fille me fut rendue, elle était si rose, si mignonne, si jolie, que je tombai en extase devant elle. Je me mis à l'aimer avec une explosion de sollicitude et d'enthousiasme. Dès lors le doux fantôme qui habitait en moi ceda la première place dans mon cœur à cette suave réalité, et se retira dans l'obscur demi-teinte des souvenirs : O l'admirable amour qu'inspire l'enfant ! Quelle intensité d'existence cela donne, et quelle puissance de sentiment ! C'est le divin mystère d'ici-bas ! C'est la plus touchante invention de Dieu : car c'est la passion la plus pure et la plus inébranlable vertu de l'humanité !

" Ma fille se nommait Lucienne, elle était vraiment la bien nommée, tant avaient d'éclat ses grands yeux à reflets chatoyants. Elle ressemblait à sa mère, du moins elle me la rappelait par quelques-uns des traits de son visage, et surtout par la grâce expressive de sa physionomie. Bientôt même il fut évident pour moi que l'âme charmante de la morte palpitait sous l'exquise délicatesse des formes de l'enfant. A quinze ans, c'était déjà une jeune fille accomplie en tous points, merveilleusement belle et bonne, instruite et modeste, réunissant les mérites les plus rares et les plus admirés. Malheureusement il y avait parmi tous ces dons précieux un défaut essentiel, quoiqu'il ne fut que l'exagération d'une qualité. c'était une faiblesse de caractère qui la mettait à la merci des esprits résolus et obstinés. Je l'avais souvent vue céder aux obsessions persistantes des enfants de son âge, mais je l'avoue, loin de m'inquiéter de cette tendance, et de la prémunir contre l'excès de sa bonté, je l'y aurais encouragée moi-même, ne remarquant, là qu'un vif désir de conciliation sans conséquence et sans danger. Combien je me trompais, hélas ! Ah ! qu'il y prenne garde, celui qui contracte l'habitude d'abdiquer sa volonté ! Tôt ou tard les tempérament énergiques lui imposeront leurs opinions et leurs sentiments, et le précipiteront malgré lui sur quelque pente funeste. Si l'opiniâtreté a parfois ses périls, l'abnégation de soi-même, sans limite et sans raison, expose souvent à de plus tristes calamités.

" A mesure que Lucienne avait grandi et que je m'étais plu à contempler son épanouissement, une inquiète préoccupation m'avait rempli le cœur. Orgueilleux de ma fille, je m'étais dit souvent que cette fleur, parée de toutes les grâces, embaumée de toutes les vertus, méritait de briller au soleil de la fortune. Je redoutais pour elle la froide brume de l'indigence, et je souffrais en songeant que je ne lui léguerais que ma pauvreté. En effet, mon état me permettait de vivre en une modeste aisance, mais c'était presque tout. A peine, avec des efforts d'économie, avais-je pu amasser quelques mille livres en l'espace de vingt ans. Cette somme devait constituer la dot de mon

enfant. Pauvre dot, en réalité, quand je la comparais aux rêves ambitieux dont se repaisait mon imagination ! Cela représentait tout au plus un morceau de pain assuré. Je me souciais bien de si peu, vraiment ! Ce qu'il me fallait pour ma fille, c'était la vie élégante, c'était la sécurité luxueuse, c'était l'opulence, en un mot. Pour réaliser cette ardente convoitise, je me sentais le courage de tenter l'impossible. Eh bien ! chose prodigieuse ! le hasard voulut que rien ne me fût plus facile et qu'en moins de trois années je centuplassse le petit capital dont je disposais. Voici comment le miracle se fit.

« Un jour, je reçus la visite d'un homme qui revenait de Pondichéry, dans l'Inde. C'était le père d'un de mes élèves. Il me devait un arriéré qu'il me solda. Puis il se mit à me raconter les circonstances de son voyage. Après avoir perdu à Paris presque tout ce qu'il possédait dans de mauvaises spéculations commerciales, l'idée lui était venue d'aller au loin chercher fortune. Il avait fait une pacotille et il était parti. Un navire l'avait débarqué à Madras. Là sa marchandise s'était promptement vendue en lui produisant un bénéfice inespéré. Encouragé par ce succès, il avait parcouru toute la côte de Coromandel, s'était informé des besoins du pays, et, muni de renseignements précieux, avait repris la mer pour France à Pondichéry. Il ajouta qu'il serait bientôt en mesure de retourner dans l'Inde, où il était désormais certain de s'enrichir promptement. Lorsqu'il m'eut quitté, je fus saisi d'une émotion extraordinaire. Tout ce que je venais d'entendre se représentait à mon esprit avec une irrésistible puissance de séduction. Je passai la nuit éveillé, agitant dans mon cerveau le projet de partir, moi aussi, pour le golfe de Bengale en emportant une pacotille. Mon imagination était si surexcitée que je ne concevais aucun doute sur la possibilité d'une complète réussite. Quelle merveilleuse révolution dans ma destinée ! Je me voyais déjà millionnaire, partageant mon trésor avec ma chère Lucienne, la mariant selon son cœur, lui assurant dans la richesse et l'amour le plus heureux avenir ! De grand matin, je me rendis chez mon visiteur de la veille. Je lui fis part de ma résolution. Il m'y encouragea. Bien plus, il me proposa de m'associer avec lui. J'acceptai. Un mois après, j'avais cédé mon établissement, placé ma fille sous la tutelle d'une parente qui lui avait toujours témoigné beaucoup d'affection, et, en compagnie de mon associé, nommé Pierre Giraud, je m'embarquais au Havre sur un navire qui se rendait à Madras. Certes, ce n'était pas sans un affreux serrement de cœur que j'abandonnais mon enfant ; mais je retrepais mon courage dans l'exaltation du sacrifice et dans l'espérance du succès.

« Il y a des séries de prospérités, comme il y a des séries d'infortunes, reprit après un court silence le solitaire de la Gorge-aux-Loups. Tout ce que nous entreprimes, Giraud et moi, réussit invariablement, et, comme je vous l'ai dit, nous enrichit l'un et l'autre dans un laps de temps de trois années environ. Nous n'avions rien négligé pour atteindre ce but. De nombreux voyages nous avaient été indispensables, et nous avions souvent sillonné les mers. Aussi n'avais-je revu ma fille que rapidement chaque fois que j'étais venu en France et que je m'étais rendu à Paris. Mais avec quel frémissement de joie je la pressais alors entre mes bras ! avec quelle effusion de tendresse j'inondais son charmant visage de baisers et de larmes ! En achevant de se développer, elle avait achevé de s'embellir, et, dussiez-vous me taxer d'exagération paternelle, elle m'apparaissait comme l'une des plus ravissantes personnes que j'eusse jamais vues. Sa mère elle-même, dont la radieuse image vivait toujours en moi, me semblait avoir eu moins de perfections. Elle m'inspirait une sorte de vanité naïve, et je me demandais sérieusement s'il existait un homme digne de la posséder. Au reste, je n'étais pas seul à penser ainsi. Celle qui lui servait de mère s'enorgueillissait de Lucienne encore plus que je ne faisais. Elle parlait sans cesse de la manier à quelque gentilhomme, comte, marquis ou duc. Peut-être même songeait-elle à un prince du sang. Lorsqu'elle hasardait ces folies en ma présence, je haussais les épaules et je me contentais de répliquer que jamais ma fille

ne serait la femme d'un grand seigneur, attendu que je ne voulais pas l'exposer à subir tôt ou tard le dédain des préjugés aristocratiques. En réalité, je ne prenais pas de tels propos au sérieux, conséquemment je ne m'en préoccupai bientôt plus. Hélas ! pourquoi ne m'étais-je pas rendu un compte plus exact des sentiments et des idées de la campagne, de la tutrice de mon enfant ? La connaissant mieux, je lui eusse accordé moins de confiance, et le plus grand de nos malheurs n'eût sans doute pas été consommé.

« Cette femme se nommait Brigitte Beaudoin. Elle était bonne et dévoué, sans contredit. Toutefois elle poussait, en de certaines occasions, la bonté jusqu'à la contrainte et le dévouement jusqu'à l'imprudence. Quand elle croyait avoir formé une résolution avantageuse pour la personne qu'elle aimait, elle y appliquait toute son intelligence, toute son énergie, et elle n'était satisfaite que lorsqu'elle avait réussi, ouvertement ou en secret, à accomplir ce qu'elle estimait être un bien. Or, en dépit de mon opposition la plus formelle, elle avait décidé dans son esprit que Lucienne s'allierait à la noblesse, et elle mit tout en œuvre pour obtenir ce résultat. Elle parvint d'abord à lui faire partager sa manière de voir sur ce point. Puis elle fixa son attention sur un gentilhomme qui fut accueilli chez moi à mon insu. Ce gentilhomme, j'ai appris plus tard, trop tard, ces particularités, déplaisait à ma fille, mais il plaisait à Brigitte Beaudoin, pour qui un noble était presque un demi-dieu. Dès lors celle-ci vanta si obstinément les prétendus mérites du vicomte de Saint-Chamans, c'était le nom sous lequel on le connaissait, que Lucienne surmonta l'antipathie qu'il lui inspirait et qu'elle consentit à une union secrète entre elle et lui. Ma pauvre enfant cédait à l'obsession. Sa faiblesse naturelle se laissait vaincre, comme toujours, par la ferme volonté de celle qui la conseillait.

« Tandis que ces choses se passaient à Paris, j'étais dans l'Inde avec Pierre Giraud, mon associé. Nous réalisions une affaire considérable, qui devait être notre dernière opération. Cette affaire se présentait mal, elle se liquidait difficilement et ne donnait que de minces profits. Habitué aux caresses de la fortune, je m'attristais d'une si légère rigueur, lorsque la destinée, ironique et terrible, me porta un de ces coups violents qui changent parfois les murmures de l'épée en cris de désolation. Je reçus une lettre dans laquelle on m'annonçait qu'un affreux malheur s'était appesanti sur ma maison : ma fille était devenue folle, et Brigitte Beaudoin venait de mourir subitement. A cette nouvelle inouïe, je fus comme renversé par la foudre. Je perdis connaissance et je restai longtemps sans donner signe de vie. Quand je revins à moi, mon premier sentiment fut l'incrédulité. Je refusai d'ajouter foi à la certitude d'événements si incompréhensibles. Cependant je chargeai Pierre Giraud de terminer seul la vente de nos marchandises, de réunir les capitaux engagés qui constituaient la presque totalité de notre fortune, de m'apporter en France la part qui me revenait, et je m'embarquai immédiatement. Le voyage me parut d'une lenteur mortelle. J'aurais voulu dévorer l'espace. Enfin j'arrivai. Ce fut avec une horrible anxiété que je m'élançai vers ma demeure. Une étrangère m'ouvrit la porte, puis une jeune fille vint à moi. Cette jeune fille était blanche et pâle comme un fantôme, elle avait les yeux fixes, la démarche hésitante. On eût dit qu'elle n'appartenait plus à la terre ; elle ressemblait à une apparition. Qu'ajouterai-je, hélas ! J'étais, en effet, devant une créature privée de raison, et c'était Lucienne ! et c'était mon enfant ! Devant moi-même, je la saisis violemment dans mes bras, je l'inondai d'un torrent de larmes, je couvris son front de baisers ardents, comme si cette véhémence d'amour paternel eût dû ranimer son intelligence. Effort inutile ! À peine me reconnut-elle. Mon désespoir paraissait la fatiguer, mais évidemment elle ne comprenait pas. Alors je refoulai l'élan douloureux de mon cœur, je fis taire mes sanglots, et je n'eus plus qu'une pensée : découvrir la cause d'une si navrante calamité et tirer une vengeance éclatante

de qui avait creusé dans mon existence ces deux abîmes sans fond, la folie et la mort. Une lettre me fut remise ; elle m'apprit ce qui s'était passé. Cette lettre, écrite par Brigitte Beaudoin le jour même où elle avait succombé à une attaque d'apoplexie foudroyante, était un cri d'angoisse et de repentir. Elle s'accusait d'avoir fait le malheur de ma fille ; elle m'avouait que, voulant marier Lucienne à un noble et redoutant de ma part une décision contraire, elle l'avait déterminée, non sans peine, à épouser le vicomte de Saint-Chamans, certaine, disait elle, que je subirais sans trop d'irritation le fait accompli. Mais ce mépris de mon autorité avait reçu un châtement terrible. La lettre se terminait ainsi. " Le vicomte de Saint-Chamans est un misérable, un lâche ! " Hélas ! le mariage, préparé par lui-même, n'était qu'une comédie infâme. Un laquais déguisé a servi de prêtre. " Lucienne a vécu trois mois près de celui qu'elle croyait son époux, et c'est ce monstre qui, las de dissimuler, a eu l'audace de révéler son crime. Ah ! je tremble pour la raison de la pauvre enfant ! Quant à moi, je sens qu'un coup terrible m'a frappée, car je suis coupable ; rien ne peut m'absoudre, et je n'ai pas même le courage de crier : Grâce ! pitié ! pardon ! " Ces derniers mots étaient presque illisibles. La mort était venue brusque et violente. elle avait paralysé la main et fait tomber la plume ; elle avait étouffé cet élan suprême du remords et du désespoir.

" Le jour même, je courus chez ce vicomte de Saint-Chamans. J'avais résolu de le tuer. Sa demeure se cachait au fond d'un faubourg. Je reconnus tout de suite une de ces petites maisons où se réfugie la débauche de nos grands seigneurs. Je frappai, rien ne répondit. Je fis retentir la porte de mille coups furieux, toujours même silence. Je m'informai aux alentours ; j'appris alors que l'habitation était déserte depuis plusieurs mois. Désespéré, je me rendis chez le surintendant de la police, je portai plainte, et je demandai justice. Le surintendant m'écouta d'un air distrait et me répondit à peine. Il me déclara, au reste, qu'il n'existait qu'un vicomte de Saint-Chamans, lequel avait soixante-dix ans et vivait en province, uniquement occupé de dévotion. Il y avait eu sans doute usurpation de nom et de titre. C'est ce que je soupçonnais déjà. Mais où chercher le misérable ? où le trouver ? J'interrogeai Lucienne dans l'espoir d'obtenir d'elle quelque indice, de faire jaillir de son esprit quelque trait de lumière. Il ne lui échappa que des paroles incohérentes, d'incertaines lueurs. Mes questions, d'ailleurs, l'agitaient, et je dus y renoncer ; elle était si faible, si languissante ! Elle ressemblait à une de ces flammes légères qu'un souffle éteint. Je tremblais pour sa vie, et je lui épargnais les émotions. Mais le hasard fut impitoyable. Un jour qu'elle était assise à une fenêtre ouverte, un cavalier passa. Elle leva les yeux et se dressa tout à coup. " Ah ! lui ! " s'écria-t-elle. Puis elle tomba sur le parquet. Quand je la relevai, elle n'existait plus. Aussitôt je bondis, et, saisissant une arme, je me précipitai sur les traces de l'infâme gentilhomme que le cri de ma fille venait de condamner. Mais soit qu'il eût reconnu sa victime et pris la fuite, soit que dans un élan irréfléchi j'eusse mal suivi sa piste, je ne pus parvenir à le rejoindre, et je revins quelques heures après, haletant, épuisé, répandre tout ce que mon cœur avait de larmes sur le corps inanimé de mon enfant.

" A dater de cette époque, ajouta le solitaire en achevant son récit, un marasme profond s'empara de mon âme ! Si je parvenais à le secouer, ce n'était que pour peu d'instants et lorsqu'un espoir de vengeance brillait à mes yeux. Plusieurs fois je me crus sur point d'atteindre de le meurtrier de ma fille, l'assassin de mon bonheur. Mais ce fut en vain. Le découragement me prit, et je n'eus bientôt plus la force de poursuivre mes recherches. Sur ces entrefaites, une nouvelle me parvint qui accrut encore mon état de langueur et d'hypochondrie. J'appris que le navire sur lequel s'était embarqué Pierre Giraud pour revenir en France avait sombré dans une tempête en pleine mer. Ainsi la fortune que me rapportait mon associé était perdue. Je me trouvais ruiné. En d'autres

circonstances, ce terrible revers m'eût semblé le plus grand des malheurs. Mais pouvait-il y avoir un coup plus affreux pour moi que celui qui m'avait déjà frappé ? Fortuna maudite, d'ailleurs ! N'était-ce pas dans le but de l'acquiescer que j'avais abandonné Lucienne et que j'avais laissé la trahison et le crime s'emparer de la pauvre petite, dont je n'aurais jamais dû me séparer ? Dès lors je me reprochai amèrement d'avoir voulu devenir riche, et, comme expiation, je jurai de finir mes jours dans la pauvreté. Avant d'exécuter ce projet, je me mis à voyager pour dissiper la torpeur qui m'accablait. Le hasard me conduisit dans ce repli du Bocage, dont la solitude me plut. La cabane que j'habitais était fiévreuse à un bucheon. J'obtins qu'il me la cédât. Après quoi, je retournai à Paris, où je distribuai tout ce qui désormais n'était qu'un luxe superflu, et je revins m'établir ici. Bientôt une consolation m'apparut : ce fut l'étude. Peu à peu le goût de la science, que j'avais eu jadis, me revint à l'esprit. Puis le calme rentra dans mon cœur, et le douloureux souvenir du passé ne le troubla plus que rarement. Quand il se ranime, je sens encore s'agiter en moi une haine vivace, et j'éprouve une violente tentation de me venger."

M. Mathieu se tut. Il demeura sombre et silencieux. Bénédicte l'avait écouté dans un profond silence. Il était attendri et pensif.

— Il est maintenant présumable, dit-il, que le criminel échappera à votre colère. Mais aucun forfait sans doute ne reste impuni. Il y a une justice mystérieuse qui plane sur les hommes : elle vous vengera :

— Elle n'a pas encore frappé, murmura le vieillard avec une sourde irritation.

— Qu'en savez-vous, maître ?

— J'ai revu le misérable dont les traits, quoique je n'eusse fait que les entrevoir une seconde, étaient restés dans mon souvenir. Je l'ai revu audacieux et insolent, et j'espère encore me trouver face à face avec lui.

— Où donc ?

— Ici.

— Et cet homme, quel est-il ?

— Le marquis Gaétan d'Aprémont.

— En êtes-vous sûr ?

— Oui ; mais je me convaincrs de son identité. Puis... je me vengerais.

— Maître, reprit gravement le père, je comprends et j'approuve la vengeance qui suit de près l'affront, la vengeance rapide, instantanée, foudroyante. Mais quand les années ont passé sur l'injure, lorsque le temps a passé, pour ainsi dire cicatrisé la plaie de l'âme, je ne la comprends pas et je ne l'approuve plus. Il semble alors que le droit de l'offensé soit prescrit et qu'il n'y ait plus de légitime que le droit éternel du Juge souverain.

Ces imposantes paroles impressionnèrent M. Mathieu.

Un instant après, Bénédicte lui serra silencieusement la main et retourna vers son troupeau.

Le vieillard était encore immobile et réfléchi, lorsqu'un bruit lui fit relever la tête. Il tressaillit violemment, car il aperçut à l'entrée de la chaumière le marquis Gaétan d'Aprémont.

## VI

Après avoir, d'un air goguenard, lancé un coup d'œil dans l'intérieur de l'habitation, le marquis y pénétra et dit en ricanant :

— Eh bien ! me voici ; que me veux-tu, sorcier !

M. Mathieu était debout, pâle, tremblant. Il parvint cependant à contenir son émotion.

— Je veux d'abord, répondit-il, que vous me parliez avec déférence. Si vous êtes un gentilhomme, moi, je suis un vieillard, et les cheveux blancs sont encore plus respectables que les parchemins.

Gaétan ricana plus haut.

— Le plaisant drôle que tu fais ! répliqua-t-il. Je te conseille de prendre garde à toi.

—C'est justement ce que j'allais vous conseiller, vicomte de Saint-Chamans !

Le marquis resta quelques secondes comme interdit.

—Tions ! reprit-il, tu devines que j'ai porté ce nom ? Parbleu ! je suis tenté de croire que tu es vraiment un sorcier.

—Ainsi vous ne le niez pas ? C'est bien vous qui usurpiez le nom et le titre de vicomte de Saint-Chamans ?

—Sans doute. Pour quoi le nierais-je ? Je cachais ainsi mes bonnes fortunes, et j'échappais en outre aux obsessions de mes créanciers.

Le solitaire saisit le couteau posé sur la table, et se dressant devant le marquis :

—Misérable ! je suis le père de Lucienne Mathieu, et tu vas mourir !

En proférant ces mots, il lui étreignit la poitrine et leva son arme pour le frapper. Mais il n'en eut pas le courage : sa main retomba impuissante à commettre un meurtre, et il rejeta son couteau avec horreur.

—Bénédict avait raison, murmura-t-il accablé ; j'ai perdu l'énergie de la vengeance, et je ne dois plus compter que sur Dieu.

Devenu libre, Gaétan s'était précipité hors de la chaumière avec une sorte d'effarement. Il s'arrêta au milieu de l'enclos.

—En attendant que Dieu te venge, coquin, monça-t-il, tu vas recevoir la correction que tu mérites !

Il siffla. Deux laquais, armés de cannes, sortirent d'un taillis et accoururent au signal.

—Bâtonnez-moi d'importance ce sorcier-là, ordonna le marquis, en désignant le vieillard qui venait d'apparaître dans le jardin et fut aussitôt entouré.

Les laquais allaient obéir. Déjà ils s'étaient emparés de M. Mathieu ; ils le tenaient par le bras et se disposaient à le rouer, lorsqu'il s'écria :

—A moi, Bénédict !

Ce cri eut instantanément un écho bizarre, sourd, prolongé, qui étonna les valets et leur fit suspendre l'exécution.

—Eh bien ? qu'attendez-vous ? leur demanda le marquis irrité. Allons, de la vigueur, morbleu !

Les deux cannes s'abattirent sur les épaules du vieillard. Mais à peine s'étaient-elles relevées que Casor et Pullux se ruaient sur les agresseurs et les mordaient à belles dents. Ceux-ci poussèrent des cris de douleur et abandonnèrent M. Mathieu pour se défendre contre l'attaque des chiens. Sur ces entre-faites arrivait le père ; il comprit tout de suite ce qui se passait ; il bondit rapide, terrible, culbuta les laquais et les mit en fuite. Il vit alors Gaétan, qui, furieux, le chargeait l'épée à la main. Il l'attendit d'un pied ferme, décrivit brusquement un cercle avec son grand bâton de berger, et fit sauter l'arme menaçante. La honte au front, la rage au cœur, le gentilhomme s'élança pour la ramasser, mais le père l'arrêta.

—Un pas de plus, monsieur le marquis, dit-il, j'oublie que vous êtes le fils de la bienfaitrice de ma famille adoptive, et je vous étends à mes pieds.

L'attitude de Bénédict était si imposante, sa physionomie, si résolue, que Gaétan n'osa passer outre ; il demeura immobile, la lèvre crispée, le regard fulgurant.

Le bruit d'un carrosse, roulant au fond de la Gorge-aux-Loups, interrompit cette scène de violence. M. Mathieu alla regarder pardessus la haie de son enclos. Grâce à l'inclinaison du terrain, ainsi qu'à la petitesse de la cécée qui couvrait la pente, il vit une voiture armoriée s'avancant dans le chemin qui serpentait à travers le défilé. Cette voiture fit halte à l'entrée du sentier caillouteux qui grimpait jusqu'à l'habitation. Cinq personnes mirent pied à terre. M. Mathieu reconnut la marquise d'Aprenment, le comte et la comtesse de Flavigny, Blanche et Raoul. Il se hâta de retourner vers Bénédict et Gaétan.

—Je suppose, dit-il amèrement au marquis, que vous n'êtes pas en humeur devant votre mère. Retirez-vous donc, car la voilà. Ne croiguez pas, au reste, que la pauvre grande dame, qui me fait l'honneur de me rendre visite, apprenne par moi ce qu'il y a de dépravation et d'infamie dans l'âme de son fils.

Je ne veux pas que mon hospitalité lui cause du chagrin. Allez, monsieur. Un jour Dieu fera justice comme il convient.

—Et maintenant, ajouta Bénédict, ramassez votre épée de gentilhomme, quoique vous sachiez si mal vous en servir.

Le marquis ne répliqua pas. Il sortit de l'enclos et se dirigea vers le taillis d'où ses laquais s'étaient élancés, et où ils avaient ensuite disparu. Là il se retourna, puis il darda sur le père et le solitaire un coup d'œil offroyablement haineux.

—J'aurai ma revanche ! murmura-t-il avec une sourde véhémence.

Et il s'enfonça dans le taillis.

Cependant Bénédict, à la pensée qu'il était sur le point de se retrouver en face de la comtesse de Flavigny, se sentit troublé. Son émotion devint même si apparente que M. Mathieu le remarqua.

—Comme vous voilà pâle et agité ! lui dit-il. Êtes-vous blessé ? Souffrez-vous ?

—Oui, je souffre un peu, répondit le père. Mais je ne suis point blessé. J'éprouve une sorte de fatigue, conséquence naturelle des efforts de la lutte. J'ai besoin de repos et je retourne à la clairière. Au revoir !

—Je ne vous retiens pas, mon brave enfant, quoique je sois certain que votre présence ici ferait grand plaisir à mes nobles visiteurs. Dès que je serai libre, j'irai vous rejoindre. J'espère vous trouver remis de votre indisposition. Au revoir !

Le père et ses chiens s'enfoncèrent sous la haute futaie. On ne les apercevait plus lorsque la marquise d'Aprenment et la famille de Flavigny pénétrèrent dans la rustique demeure du sorcier. M. Mathieu, qui avait eu le temps de ramener en lui un peu de calme et sang-froid, les accueillit avec une douce gravité. Il les fit asseoir, las qu'ils étaient d'avoir gravi le rude sentier, sur un banc d'herbe à l'ombre d'un quinonce de tilleuls.

—Nous avons promis de venir et nous tenons parole, dit le comte avec amabilité.

—J'ai voulu accompagner mes amis, reprit la douairière d'Aprenment d'un ton froidement poli et légèrement dédaigneux.

—Je suis fier et touché de l'honneur que je reçois, répondit M. Mathieu en s'inclinant. Que puis-je faire pour vous être agréable ? Dites-le-moi. Je suis à vos ordres.

—Montrez-nous votre petit domaine, dit le comte de Flavigny. J'ai oui dire que votre chaumière est une véritable cellule de savant. Je suis curieux de voir cela, si vous le permettez.

—Je n'ai rien à vous refuser, monsieur le comte, et je me mets à votre disposition.

—Alors, reprit vivement Blanche, vous nous donnerez une petite séance de divination *physionomique*, comme on dit, je crois. Je veux absolument savoir ce que, sur la simple inspection de mon visage, on doit penser de moi.

—On en doit penser trop de bien, sans doute, pour que je ne craigne pas, en l'exprimant, d'embarrasser votre modestie. repartit d'un air souriant M. Mathieu.

—Comment entendez-vous cela, s'il vous plaît ? Vous vous moquez, je crois. Mais, bah ! je ne me laisse pas intimider pour si peu. Voyons, monsieur le devin, étudiez mes traits, je vous prie, et révélez-moi mes penchants, mes aptitudes, mes qualités et de mes défauts.

—Je vous obéis.

Et le solitaire de la Gorge-aux-Loups fixa un regard pénétrant et le lumineux sur la charmante figure de Blanche, qui devint sérieuse.

—Bon ! murmura-t-elle, voici que je commence à avoir peur. Qui sait ? Vous allez peut-être découvrir sur mon visage les signes accusateurs des plus vilains sentiments.

—Rassurez-vous ; j'y remarque, au contraire, la forme extérieure des plus nobles instincts.

Alors M. Mathieu formula, touchant le caractère et l'esprit de la jeune fille, quelques appréciations dont la justesse parut fapper. Elles furent énoncées avec une précision d'idées et une convenance de langage qui charmèrent les auditeurs.

—Bravo ! dit la comtesse ; votre science d'observation ne vous a pas trompé. Vous avez bien jugé ma nièce, à la fois raisonnable et romanesque, pleine de sensibilité et d'imagination, bonne jusqu'à la témérité.

—Ajoutez à cela, reprit M. Mathieu, une certaine promptitude à saisir le côté plaisant des choses, ainsi qu'une légère disposition à la raillerie, et le portrait sera, je pense, encore plus ressemblant.

—Il est parfait ainsi, dit le comte. Je comprends que votre pénétration vous ait valu un renom de sorcier.

—Et vous avez vu ce que vous venez d'exprimer dans la conformation du front, des yeux, de la bouche de mademoiselle de Flavigny ? demanda la douairière d'Aprémont d'un ton d'incredulité.

—Oui, madame la marquise, et en même temps dans l'expression de la physionomie. On se plaint parfois, reprit-il, que la nature n'ait pas mis une fenêtre au-devant du cœur, de façon à projeter la lumière sur les pensées et les desseins de l'homme. En vérité, on a tort. La nature y a pourvu par des moyens plus assurés que n'eût été cette étrange ouverture égayée par Momus. Elle a, en effet, répandu l'âme humaine au dehors. Ses mouvements, ses inclinations, ses habitudes se reflètent sur le visage et s'écrivent en caractères lisibles pour le regard attentif de l'observateur.

—Voilà ce que je refuse de croire, répliqua péremptoirement la marquise. La nature ne se trahit point par des signes extérieurs. Elle cache et ne livre pas ses secrets.

—Et cependant, madame, il est évident pour moi que la lignes droite et horizontale de vos sourcils, la transparence de vos yeux largement ouverts, la courbure hautaine de votre nez dénotent un grand sentiment de la dignité aristocratique, tandis que la saillie de votre nez supérieure et la rondeur parfaite de votre menton sont l'indice de la bienveillance et de la générosité.

—Ah ! marquise, dit le comte en riant, cela est explicite. Vous inscrivez-vous en faux contre un pareil jugement ?

—Je ne sais s'il est juste. Dans tous les cas, le hasard peut l'avoir dicté, à moins qu'il ne soit l'écho de quelque opinion hasardée sur mon compte par ceux qui croient me connaître en ce pays.

—Alors, madame, vous m'accuserez aussi de ne faire que répéter un bruit qui circule, si j'ajoute que plus je vous observe et plus je me convaincs, en étudiant certains plis de votre front, qu'il existe en vous un mystérieux chagrin, un grave tourment, déterminé par une cause actuelle et permanente.

La douairière d'Aprémont tressaillit. Elle se leva brusquement, comme si elle craignait que le sorcier ne surpris et ne révélât les souffrances de son cœur maternel.

—Vous vous trompez ! s'écria-t-elle avec une sorte d'effroi, et je ne comprends rien à ce que vous osez prétendre.

—Je ne suis pas infaisible, madame. Il se peut que j'aie commis une erreur. Ce qu'il y a de certain, c'est que je souhaite pour vous qu'il en soit ainsi.

Et le solitaire accompagna ces mots d'une inflexion de voix qui signifiait évidemment : " Je vous plains, car j'ai dit la vérité. "

Il y eut une pause. Le silence allait devenir embarrassant, lorsque la comtesse le rompit.

—A mon tour, dit-elle. Voyons, apprenez-moi ce que je dois penser de moi-même. Surtout, ne craignez pas de blesser mon amour-propre : j'ai peu de susceptibilité.

M. Mathieu se recueillit, puis il hasarda quelques réflexions physiognomoniques qui eurent l'approbation du comte, de Blanche et de Raoul.

—Au reste, reprit-il, je puis affirmer que l'harmonie des traits de madame la comtesse traduit manifestement l'harmonie de son âme. Je remarque, toutefois, dans l'expression de son regard une grande mélancolie habituelle, qui doit être le reflet ineffaçable de quelque douloureux et lointain souvenir.

Comme on le pense bien, ces paroles produisirent une vive

impression sur le comte et la comtesse. M. Mathieu s'en aperçut : il comprit qu'il avait touché le point le plus meurtri et le plus sensible de la noble existence dont il entre-voyait le passé. Avec la délicatesse et la retenue qui sont les qualités essentielles de ceux qui ont beaucoup souffert, il évita d'appuyer sur cette blessure de l'âme, mal cicatrisée encore, et il s'empressa d'ajouter :

—Votre étonnement me prouve que je me suis encore trompé. Après tout, cela se conçoit. La science dont les principes me servent de guides en ce moment est toute nouvelle ; elle date d'hier, et par conséquent elle est à peine définie. Un Allemand, nommé Lavater, a essayé d'en fixer les règles ; mais ses études n'ont rien d'assez précis, d'assez déterminé, pour qu'elles soient d'un enseignement sûr. Cette science exige d'ailleurs un ingénieux esprit d'observation, une rare sagacité, qui, sans doute, n'existe pas en moi à un degré suffisant. Laissons donc là cette divination, comme l'appelle mademoiselle de Flavigny, et entrons dans ma cabane, ainsi que M. le comte en a exprimé le désir.

Personne n'insista pour que M. Mathieu voulût continuer ses investigations. Peut-être était-on bien aise d'échapper à ce regard savant, qui pénétrait jusqu'au plus profond du cœur, quoiqu'il ne parût se préoccuper que des linéaments et des expressions du visage humain. Toujours est-il que le comte et la comtesse n'avaient point que le sorcier n'avait point commis une erreur. Ils gardèrent le silence, soupçonnant sans doute combien il avait de modestie et de réserve dans la conduite de M. Mathieu.

Quelques instants après, on entra dans la chaumière, dont l'ameublement original fit pousser quelques exclamations de surprise. Mademoiselle de Flavigny et Raoul prirent un vif intérêt à cette exhibition de curiosités scientifiques. La douairière d'Aprémont les considéra un moment avec un sourire de dédain ; après quoi, elle s'assit dans le grand fauteuil, et elle attendit, majestueuse et indifférente, que ses hôtes eussent satisfait leur curiosité. Pendant ce temps, la comtesse et Blanche, lassées de regarder des instruments de botanique d'astronomie auxquels elles ne comprenaient presque rien, étaient sorties de la chaumière ; elles se promenaient dans le jardin, contemplant avec admiration les romantiques perspectives de la Gorge-aux-Loups. Elles ne tardèrent pas à franchir la limite de l'enclos et s'avancèrent au hasard sous la haute futaie. Tout en chemin, leur causerie s'était animée. Bientôt, par des transitions insensibles, elles en vinrent à parler de Bénédicte.

—A propos, ma tante, dit tout à coup la jeune fille, gracieusement penchée au bras de la comtesse, j'ai oublié de vous communiquer une remarque j'ai faite tout récemment.

—Laquelle, mon cher ange ? Je t'écoute.

—Oh ! vous allez peut-être vous moquez de moi. Mais tant pis ! Je veux savoir si vous serez de mon avis.

—Voyons, de quoi s'agit-il ?

—Il s'agit d'une ressemblance... d'un ressemblance qui m'a sauté aux yeux.

—Sans les blesser, n'est-ce pas ? car c'eût été fâcheux : ils sont si charmants, tes yeux !

—Bon ! voilà que vous commencez à me railler... Ah ! prenez garde ! Je suis vindicative, vous savez.

—Tu me fais peur, méchante. Je te demande grâce, et je me recueille pour te mieux écouter.

—A la bonne heure ! Je vous pardonne.

Et la gracieuse espiègle se dressa sur la pointe des pieds ; puis, avec une adresse d'oiseau qui becquète un fruit, elle mit rapidement un baiser sur la joue de madame de Flavigny.

—Et maintenant, reprit-elle tandis que la comtesse lui souriait, voici la ressemblance : je trouve qu'elle existe, très-caractérisée, entre une grande dame et un simple paysan. Cela est fort extraordinaire peut-être, mais cela n'en est que plus frappant.

—Est-ce que je les connais tous deux ?

—Assurément, ma tante, puisque la grande dame est la comtesse de Flavigny, puisque le simple paysan est le père Bénédicte.

La comtesse s'arrêta. Son visage exprimait l'étonnement. Es-tu sérieuse, ma belle? demanda madame de Flavigny.

— Comme un derviche. Est-ce une réalité, ou n'est-ce qu'une illusion de mes yeux charmants, comme vous les qualifiez? Je ne ne sais. Peut-être ai-je une tendance à trouver une sorte de reflet de vous-même dans toute créature, humble ou brillante, qui possède ces deux attributs divins. L'élégance et la beauté.

— Ah! malheureuse! tu te venges, même après avoir pardonné, c'est mal!

— C'est affreusement mal, je l'avoue, mais c'est plus fort que ma volonté. Au jugement dernier, Dieu sera implacable pour moi, car je n'aurai jamais eu pitié de personne.

— Bah! Dieu fera de toi un lutin, et tu taquineras les anges pour les tenir en éveil.

— Oh! joli! très-joli! Mais tout cela ne m'apprend pas ce que vous pensez de la ressemblance.

Que veux-tu que j'en pense? On ne se connaît pas bien soi-même. Toute fois, je dois le dire, si je n'ai pas fait précisément la même remarque que toi, du moins la vue de ce jeune garçon m'a frappée comme si je retrouvais en lui les traits et la physionomie d'une personne qui me serait bien connue. De quelle personne? Je n'ai pas cherché à m'en rendre compte. Quand je reverrai ce Bénédicte, je l'examinerai attentivement et je tâcherai de me souvenir.

— Eh bien! l'occasion ne tardera pas, dit Blanche avec un geste de surprise. En effet, j'aperçois deux chiens de berger devant nous, à vingt pas. notre père ne doit pas être loin.

La comtesse dirigea son regard vers l'extrémité du chemin qu'elle suivait, à l'ouverture même d'une clairière que dorait un rayon de soleil. Elle vit en effet deux griffons fauves qui, l'œil fixe, l'oreille dressée, attendaient immobiles et muets.

Est-ce que ces deux chiens seraient ce Castor et ce Pallax qui t'ont si bien gardée hier, et dont tu nous a fait un si grand éloge?

— Oui, chère tante. Je crois qu'ils m'ont reconnue.

Castor et Pollux, en réalité, commençaient à donner quelques signes de bonne humeur et de bienveillant accueil, puis ils vinrent au devant des belles promeneuses, qui se mirent à les caresser. Arrivées au bord de la clairière, elles virent un grand troupeau de moutons. Les uns broutaient encore l'herbe grasse et drue, tandis que les autres se reposaient en ruminant. Un homme était assis à l'ombre d'un haut chêne. Il lisait ou plutôt il essayait de lire, mais le livre retombait sur ses genoux, et son front s'inclinait rêveur sous l'effort d'une impérieuse préoccupation. Il était posé de manière à ne pouvoir remarquer l'approche de la comtesse et de Blanche, dont

la marche n'éveillait aucun bruit, grâce à l'épaisseur du tapis vert qu'elles foulaient sous leurs pas. Lorsqu'elles furent près de lui, elles l'entendirent murmurer ce seul mot, doux comme une caresse, mélancolique comme un soupir;

— Ma mère!

Presque aussitôt il sentit une main lui toucher l'épaule. Il releva la tête, se retourna et tressaillit à l'aspect de madame et de mademoiselle de Flavigny qui se tenaient debout à ses côtés. En une seconde il fut levé, il ôta rapidement son grand chapeau de feutre et s'inclina avec un profond respect. Une vive émotion empourprait son visage, un tremblement irrésistible faisait frissonner tout son corps. La comtesse n'eut pas de peine à s'apercevoir du trouble qui s'était emparé de lui. Pour lui donner le temps de vaincre la violence de ses sensations, qu'elle attribuait à la surprise, elle s'assit à la place même que le père venait de quitter, dans l'ombre du chêne séculaire, sur une large saillie du sol que la mousse recouvrait abondamment. Blanche imita l'exemple de sa tante, elle choisit près d'elle un petit tertre bien gazonné, bien fleuri, et s'y posa avec le gracieux laisser-aller que distinguait ses plus simples mouvements.

Lorsque madame de Flavigny jugea que Bénédicte devait être plus calme, plus maître de lui-même, elle leva les yeux et le regarda fixement. Il baissa aussitôt les siens comme s'il recevait le choc d'une étincelle électrique étrange! la comtesse ressentit au cœur une sorte d'ébranlement. Elle voulut parler, mais elle n'en eut pas la force, la voix expira sur ses lèvres, elle ne put que murmurer:

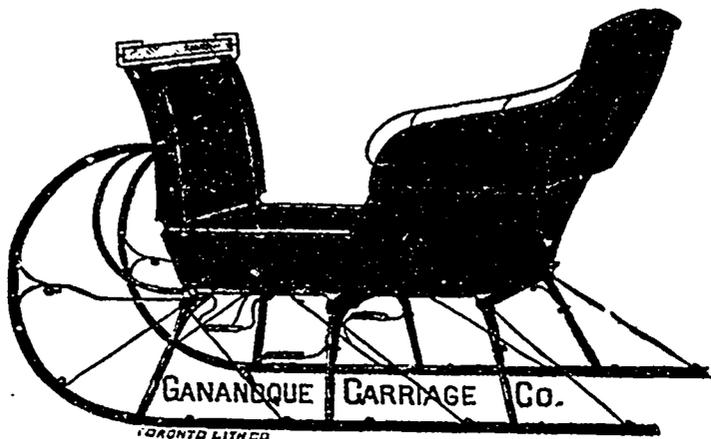
— Oui, ce jeune homme me ressemble! Il me ressemble plus que Raoul, plus que mon propre fils!

Et son beau front se pencha vers la terre, et ses grands yeux revêtirent une expression d'indicible tristesse. L'âme humaine a de mystérieuses perceptions, elle est accessible aux plus soudains pressentiments. Comme une harpe cœlienne, elle vibre d'elle-même sous les souffles les plus imperceptibles de la destinée. Mais, inattentive ou superficielle, elle ne cherche pas toujours à se rendre compte de ce qu'elle éprouve, ou elle se trompe aisément sur la cause des émotions imprévues que rien ne semble justifier. C'est ce qui advint à la comtesse. elle s'étonna du trouble qui l'avait atteinte, puis elle l'attribua à un accès de jalousie maternelle. après quoi, elle ne songea plus à se l'expliquer. Alors elle releva la tête, sourit à Bénédicte et lui fit signe de s'asseoir sur l'herbe, presque à ses pieds. Le père obéit.

FIN DE LA DEUXIÈME SÉRIE.

La troisième série a pour titre: SA MÈRE.

TOUTES SORTES DE  
MAGNIFIQUES  
VOITURES  
D'HIVER  
DERNIERS PATRONS



EN GROS ET EN DÉTAIL  
DANS LA VILLE  
MEILLEUR MARCHÉ  
QU'AILLEURS  
\$10 A \$30

CHEZ

LATIMER, 92 RUE MCGILL